

**MORTELLE
RENAISSANCE**

à Villeneuve-Loubet



Georges VIGREUX

Mortelle Renaissance

Par
Georges VIGREUX

A mon fils Vincent :

J'ai cherché à extraire de mon cœur les sentiments qui chantent en moi depuis ta naissance. Mais ce ne sont que des mots. Ils laissent s'évaporer toutes les subtilités et n'en gardent que les sens. J'espère qu'ils résonneront en toi telles les notes d'une mélodie et que tu ressentiras tout l'amour que je te porte.

AVERTISSEMENT

Ce livre est une fiction. Certes, les lieux existent, les faits historiques sont avérés et les rôles de certains personnages sont identiques (maire, policier, marquis, etc.). Mais tous les personnages sont inventés. Inutile de chercher à reconnaître untel. Donc, comme on le dit dans ces cas-là : toute ressemblance avec une personne existant ou ayant existé ne serait que pure coïncidence et non une intention de l'auteur.

Préambule

Ce roman peut se lire de manière classique sans avoir besoin d'un autre appareil, mais il propose également d'aller consulter différents documents complémentaires présents sur Internet.

Pour cela, il faut disposer d'un terminal (téléphone portable, tablette...) capable de se connecter à Internet. Votre terminal doit comporter une application capable de lire les QR codes.

Un QR code est une sorte de code-barres de forme carrée, comme celui-ci dessous :



Pour vérifier que votre terminal est capable de comprendre ce QR-Code, sélectionnez l'application correspondante et placez l'objectif photo de votre terminal de manière à voir le dessin sur son écran. Si tout fonctionne bien, vous devez arriver à l'adresse Internet suivante :

<http://www.mortelle-rennaissance.com>

Il existe de nombreux lecteurs de QR codes gratuits accessibles depuis votre terminal, en voici quelques-uns :

Apple	I-nigma, NeoReader (voir votre AppStore)
-------	--

Androïd	Barcode, QuickMark (voir votre Androïd Market)
BlackBerry	BBM (voir votre App World)
Symbian	NeoReader

Merci de consulter le site web du roman si vous souhaitez plus d'informations.

1. L'étrange lettre

Marco consulta une nouvelle fois l'agenda de son ordinateur portable. Jeudi 6 juin 2013, 16:34. Toulon. Soleil. 32° C. Encore une bonne heure de voyage, soupira le jeune homme en étendant ses longues jambes sous le siège du train. Le TGV qui reliait Paris à Nice roulait rapidement dans la plaine des Maures.

Il fit glisser son doigt sur l'écran tactile pour relire une nouvelle fois le courrier que lui avait envoyé son père la semaine dernière et qu'il avait scanné. Cela restait un mystère. La façon même dont le message lui était parvenu était un mystère. Il avait été posté à Marseille. Or Marco savait que son papa n'aurait jamais pu aller aussi loin de chez lui. Il souffrait d'une phobie des voyages l'empêchant de s'éloigner de plus de quelques kilomètres de Villeneuve-Loubet.

C'était même la raison principale qui avait poussé sa mère à demander le divorce quatorze ans plus tôt, alors qu'il n'avait que quatre ans. Elle voulait remonter à la capitale, voyager, rencontrer du monde et il ne pouvait même pas envisager de prendre le train.

Alors qui avait bien pu poster ce message depuis Marseille ? Et pourquoi ne pas l'avoir tout simplement envoyé depuis Villeneuve-Loubet ?

Marco fronça les sourcils, parcourant une nouvelle fois le texte manuscrit. C'était bien l'écriture de son père, aucun doute là-dessus. Et la signature était la même. En caractères calligraphiés soigneusement couchés sur le papier à l'aide d'un stylo à plume, comme autrefois.

Mais le sens des phrases était plutôt bizarre :

« Marco, mon chéri,

Tu sais à quel point ton absence m'est pesante et ô combien j'aimerais te voir près de moi. Je sais que tes études d'informatique t'obligent à rester à Paris. Tu viens d'avoir tes dix-huit ans et je m'étais promis de te révéler un important secret à ta majorité.

Je suis surveillé. Mon téléphone est certainement écouté et mon courrier probablement filtré. C'est pourquoi j'ai usé d'un stratagème pour t'envoyer cette lettre.

Il faut que tu viennes me rejoindre le plus vite possible. Ne te fie à personne, pas même à la police locale. Il ne sert à rien que je te résume ici tout ce que j'ai à te dire. Le secret que j'ai à te transmettre est tellement extraordinaire que tu ne me croirais pas. Aussi ai-je fait en sorte que tu découvres progressivement les éléments qui m'ont conduit à faire cette découverte qui changera ta vie.

Tu trouveras chez moi suffisamment d'indices qui te mettront sur la bonne voie. Ainsi, tu pourras juger par toi-même et non pas me croire sur parole. Ne préviens pas les autorités judiciaires (je soupçonne celles de Villeneuve-Loubet d'être impliquées).

Quand tu liras cette lettre, j'aurai probablement disparu, mais ils ont besoin de me garder en vie. Fais très attention à toi, car ils sont très forts et très organisés. Ne t'approche surtout pas du château tant que tu n'auras pas résolu toute l'énigme : ta vie serait en danger.

Ton père qui t'aime par-dessus tout.

Geoffroy di Ventile. »

Par mesure de précaution, Marco avait laissé le courrier à sa mère, en lui donnant comme consigne de prévenir la police si jamais il ne donnait pas signe de vie d'ici à une semaine. Ainsi, il couvrait ses arrières.

Il avait bien essayé de téléphoner à son père, aussitôt la lettre reçue, mais personne n'avait répondu. Il avait appelé Clotilde, la voisine d'en face, mais elle était absente et ne l'avait rappelé qu'après une bonne journée d'attente. Elle n'avait pas vu Geoffroy depuis plusieurs jours. Cela devenait inquiétant et Marco commençait à redouter qu'il n'ait eu un problème de santé.

Son père était un grand gaillard qui comme beaucoup de quinquagénaires avait laissé les kilos s'installer au fil des ans. Il faisait de l'hypertension et pouvait donc avoir été victime d'un malaise. La petite maison de village où il habitait était dans une des rues étroites et fortement en pente de l'ancien village de Villeneuve-Loubet. Clotilde possédait sa clé. Elle avait bien entendu accepté d'entrer chez son père pour s'assurer qu'il allait bien.

Marco ne venait qu'une à deux fois par an voir son père. Il connaissait bien cette voisine. C'était une femme âgée, mais dotée d'un fort tempérament et qui n'avait pas la langue dans sa poche. Elle souffrait d'arthrose et marchait en s'aidant d'une canne. Mais cela ne l'empêchait pas de circuler dans tout le village et de se tenir informée du moindre cancan. Elle avait des idées bien arrêtées et n'hésitait pas à rabrouer ses voisins s'ils ne respectaient pas les règles élémentaires de courtoisie et de citoyenneté qu'elle avait érigées en principes. Elle écrivait régulièrement des missives vengeresses à la municipalité, véritables petits missiles manuscrits, pour se plaindre de la moindre ampoule défectueuse. Toujours sur le qui-vive, elle était au courant de tous les faits et gestes de ses voisins. Marco était d'autant plus étonné qu'elle n'ait rien remarqué d'anormal.

Il avait senti son cœur battre plus fort quand elle lui avait annoncé au téléphone que personne n'avait répondu à ses coups de sonnette. Puis elle était entrée dans les lieux. Il fallait monter un escalier très raide avant d'arriver dans l'appartement et il l'avait entendue respirer fortement et faire plusieurs pauses avant d'arriver en haut. Les secondes avaient duré une éternité. Il s'attendait au pire : son père, gisant sur le sol, victime d'un accident vasculaire cérébral...

Mais non. Personne n'avait répondu aux appels de Clotilde. Elle avait fouillé toutes les pièces. Aucun signe de vie. Par contre, elle avait immédiatement remarqué que des objets avaient disparu. Et des meubles avaient été bougés, comme si quelqu'un avait voulu regarder derrière.

Tout cela ressemblait malheureusement au passage d'un cambrioleur. Marco avait alors immédiatement appelé la police, persuadé que son papa avait été victime d'un maraudeur. Après tout, il était gemmologue de profession et possédait des pierres de valeur dans son bureau. Cela pouvait suffire à attirer des voyous.

Après avoir bataillé avec le répondeur du commissariat local, il avait fini par obtenir un officier de police judiciaire, un certain Horace Napoléon, cela ne s'invente pas, qui avait commencé par lui expliquer que son père étant une personne adulte, il fallait attendre plus longtemps avant de pouvoir traiter une plainte pour disparition. En gardant tout son calme, Marco avait insisté en parlant des traces de cambriolage remarquées par la voisine dans le salon et le policier avait alors accepté de venir faire un tour, mais à la condition que Marco soit présent. Le jeune homme avait décidé in petto de prendre le premier train pour Nice. Conformément à la demande de son papa, il s'était bien gardé de parler de la lettre à cet inspecteur de police.

Il sortit de ses réflexions, dérangé par les propos d'une voyageuse qui trouvait de la plus haute importance d'expliquer à son interlocuteur que le train était en approche de la gare de Cannes et qu'elle allait bientôt arriver. Il se força à rester calme mais ne

supportait plus cette bonne femme qui avait passé son temps depuis Marseille à donner des coups de fil à toute sa famille pour le moindre prétexte, sans même chercher à baisser le ton de sa voix qu'elle avait nasillarde et désagréable.

Il se retourna pour la regarder, plantant son regard dans ses yeux afin de lui faire comprendre par son expression furibarde qu'il lui aurait volontiers fait bouffer son téléphone avant de l'expédier dehors à grands coups de pieds aux fesses. Mais elle se contenta de détourner le regard et se mit à crier d'un ton extasié qu'elle voyait la gare de Cannes et que oui, elle allait descendre du train et que, non, elle n'oublierait pas ses affaires. Autour d'elle, les autres voyageurs détournaient les yeux en souriant discrètement, à la fois amusés par son accent méditerranéen et gênés par ses réactions exagérées. On était dans le sud, n'est-ce pas ? Pays de la convivialité, de la parole facile, etc.

Marco soupira quand la « Mado » du TGV eut enfin disparu de son univers. Le train repartit lentement. Le prochain arrêt serait Antibes, dans quelques minutes. De là, il prendrait un taxi qui le mènerait vers Villeneuve-Loubet. Le TGV se remit à longer le bord de mer. Il faisait un temps magnifique. Les hordes de touristes ne s'étaient pas encore abattues sur la Côte d'Azur et les plages de Juan-les-Pins étaient presque désertes. Le soleil faisait miroiter les milliers de vaguelettes de la Méditerranée, envoyant des ondes de lumière se refléter parmi les dégradés de bleu et de vert jusqu'à l'horizon perdu dans une brume de chaleur. 32 °C déjà en début du mois de juin ! Quand on arrivait de Paris après tout un hiver passé à bûcher ses cours d'informatique, cela faisait un sacré changement.

Mais Marco était trop inquiet pour laisser son esprit penser aux vacances. Il se mit à ranger les quelques affaires qu'il avait éparpillées sur la tablette de son siège et se prépara à quitter le train. Il resta assis quand le TGV se mit de nouveau à ralentir à l'approche de la gare d'Antibes. Les autres voyageurs étaient entassés dans

l'allée centrale depuis dix bonnes minutes. Marco préféra se concentrer sur ce qu'il devait faire.

D'abord rejoindre la maison de son père. Heureusement, il avait son propre jeu de clés. Puis accueillir ce policier à qui il avait fixé rendez-vous et lui demander de fouiller l'appartement ; de chercher des empreintes; de dénicher des indices; bref : de faire son boulot.

Mais il devrait aussi faire attention à ne pas lui parler de la lettre.

Il n'avait pas de valise à traîner, juste un sac à dos bien équipé. Cela lui permit de foncer vers l'escalier qui descendait sous les voies puis de ressortir de la gare parmi les premiers voyageurs. Il restait encore deux taxis en attente devant la gare. Marco fit signe au premier d'entre eux et s'engouffra dans le monospace gris qui luisait au soleil.

Quelques minutes plus tard, il roulait sur le bord de mer, en direction de la marina de Villeneuve-Loubet, reconnaissable à ses grands immeubles blancs en forme de pyramides. Au loin, les sommets des Alpes italiennes se découpaient sur le ciel azuréen parsemé de petits cumulus. Marco croisa le regard du chauffeur dans le rétroviseur intérieur. On aurait dit Iznogood, le grand vizir de la bande dessinée. Pas vraiment gâté par la nature : le teint basané, d'épais sourcils noirs qui se rejoignaient au-dessus d'un nez d'oiseau de proie et une barbichette qui allongeait encore plus son visage en triangle. Le jeune homme l'aurait plutôt imaginé à dos de chameau et coiffé d'un turban.

Marco tenta une première approche.

- Vous connaissez Villeneuve-Loubet ?

Le chauffeur haussa doucement les épaules.

- Le bord de mer ou bien l'ancien village ?

- Le village. La rue Escoffier remonte de la mairie vers le château, mais je crois qu'il vaut mieux arriver par en haut. C'est très étroit.
- Da ! Le château du marquis... commenta le chauffeur avec un accent russe assez marqué qui surprit Marco.

Il s'interrompit au milieu de sa phrase, guettant du coin de l'œil son passager pour voir s'il allait rebondir sur son invite. Marco comprit que le gars avait des trucs à dire.

- Mon père habite depuis des années à Villeneuve. Mais il n'a jamais vu ce marquis, je crois...
- C'est le tsar, là-bas. Tout est à lui...
- On dit que c'est une vieille famille. Je crois qu'elle remonte à la Renaissance, fit Marco en se souvenant de tout ce qu'il avait lu sur Internet avant de descendre rejoindre son père.

Le chauffeur rigola.

- *Pizdiets** ! Pour être vieux, ils le sont ! J'ai entendu de drôles d'histoires, sur ce château...
- Pas des histoires de fantôme, quand même ?
- Niet ! Des histoires de trésor. Sous le château...
- Sérieux ? Qui vous a sorti des trucs pareils ?
- Des clients qui baragouinaient en russe à l'arrière de mon taxi, en croyant que je ne comprendrais pas. Mais tel que vous me voyez, j'ai passé toute ma putain de jeunesse à Moscou.

Marco lui fit un large sourire.

- Et moi qui vous croyais maghrébin !

- Normal : mon père était Turc et il a trouvé ma mère à Moscou... Ces gars ils disaient qu'ils étaient venus à Villeneuve avec des détecteurs de métaux et que leurs engins s'étaient mis à siffler et à sonner comme s'il y avait une tonne d'or sous leurs pieds ! *Ya klyanus** !

Et le chauffeur ponctua sa déclaration d'un grand coup de volant pour éviter un couple de cyclistes qui venait de faire un écart hors de la piste cyclable. Il se pencha par la fenêtre et leur envoya une bordée de jurons en russe avant de cracher au-dehors.

Marco et le chauffeur se regardèrent dans le rétroviseur. Marco se retint de sourire, ne voulant pas le vexer, mais il doutait fort que le moindre gramme d'or se soit trouvé dans le sous-sol de Villeneuve. Les Russes en question devaient avoir abusé de la dive bouteille avant de monter dans son taxi.

- Et ils ont essayé de creuser un peu, pour voir ?
- Da... Mais la police est arrivée dans les dix minutes. Il y a des caméras partout à Villeneuve, vous savez ?
- Mon père m'en a parlé. C'est pour la sécurité, comme à Nice.
- La sécurité, mon cul ! On est tous fliqués, ici. Pire que le KGB !

Marco sentit qu'il avait abordé un thème sensible et se garda bien de polémiquer. Mais cela n'empêcha pas le chauffeur de continuer. Il était lancé.

- Mon taxi est géolocalisé. Mon boss sait en permanence où je me trouve. Les flics me suivent sur leurs écrans de contrôle. Ils peuvent même me coller une prune à distance depuis leur pupitre si jamais je reste trop longtemps en double file. Et ce marquis, là... Je suis sûr qu'il surveille tout le monde depuis son château... Parait même que des gens auraient disparu...

La voiture venait de passer par-dessus l'autoroute A8 et le chauffeur prit la direction du village de Villeneuve-Loubet. Ils longèrent bientôt les installations sportives construites près du Loup, le petit fleuve qui descendait des montagnes toutes proches pour se jeter dans la mer.

- Ils ont encore construit depuis l'année dernière, on dirait ? demanda Marco en découvrant une gendarmerie toute neuve.
- Tu m'étonnes ! Et pourtant, c'est en zone inondable. C'est à cause du projet du nouveau TGV...
- La nouvelle ligne à grande vitesse ? Je ne vois pas le rapport ?
- C'est mon cousin qui m'a expliqué. Il travaille à la voirie, à Villeneuve. Le maire est furax parce que le tracé est prévu pour passer en plein dans sa commune. Et sur un viaduc en plus. Alors il se dépêche de faire construire pour qu'on ne puisse plus faire passer le train par là. C'est pas con, hein ?

Marco trouva l'hypothèse un peu tordue mais préféra ne pas contrarier le chauffeur. Ils passèrent le pont fleuri qui enjambait le Loup et arrivèrent au bas du village dont les petites maisons provençales s'empilaient en tous sens pour monter rapidement jusque vers une petite église posée à flanc de falaise sous les remparts du château. Celui-ci dominait fièrement le village du haut de son donjon. Il était surmonté d'un étendard bleu décoré de fleurs de lys : l'emblème des rois.

- C'est bientôt la grande fête, ici, vous savez ?
- Quelle fête ? demanda Marco qui ne se rappelait plus trop de laquelle il s'agissait, les villages de la Côte d'Azur ayant un programme chargé durant la saison touristique.
- Ben, la fête de la Renaissance. Le retour du roi et tout ça...

- Ah oui ! François 1^{er}... La fameuse fête costumée, c'est vrai. Je l'avais ratée il y a deux ans.
- Da ! C'est pas tout, mais si vous pouviez m'indiquer par où je dois passer, ce ne serait pas du luxe...
- Pas de problème. Continuez tout droit sur l'avenue de la Libération qui monte en direction de Cagnes-sur-Mer et juste avant d'arriver à un tunnel, vous prendrez à droite. Comme cela on arrivera à l'entrée du château. Ensuite je vous guiderai...

Le chauffeur s'exécuta. Sur leur gauche, le long de l'avenue de la Libération, de petites maisons en pierre se cramponnaient les unes aux autres, accrochées à flanc de falaise. On avait injecté du béton dans le rocher pour éviter les risques d'éboulement. Juste avant le tunnel qui passait sous la colline, le chauffeur prit une rue sur la droite. Elle remontait au-dessus du tunnel puis passait sous un pont qui permettait à une autre rue de revenir plus haut sur la colline. Dans les Alpes Maritimes, le moindre mètre carré avait de la valeur ! Après deux virages en lacets, ils passèrent devant la grille du château dissimulé derrière les arbres du parc. Le monospace longea le mur d'enceinte sur plusieurs centaines de mètres, frôlant les voitures garées dans la rue étroite.

Ils arrivèrent finalement au parking de l'église Saint-Marc, au sommet du village. Face à eux, une imposante colline leur coupait la vue un kilomètre plus loin. Elle avait été comme décapitée par de gigantesques travaux. En regardant bien, on distinguait des bâches alignées sur le sol. Marco reconnut la fameuse décharge de La Glacière qui avait suscité tant de polémiques jusqu'à sa fermeture quelques années auparavant. Tous les détritiques de la région avaient été entreposés ici jusqu'à saturation malgré les plaintes du maire de Villeneuve-Loubet.

Il descendit du taxi et régla la course tandis que le chauffeur sortait son sac à dos du coffre. Le jeune homme n'avait pas voulu que le taxi descende par la rue Escoffier, car elle était très étroite et à double sens. Quand on n'était pas du coin, il valait mieux ne pas se retrouver nez à nez avec un autre véhicule, d'autant qu'elle descendait à plus de dix degrés de pente par endroits.

Une fois le taxi parti, il descendit tranquillement la traverse Marie-Louise Allègre qui reliait le parking de l'église à la rue Auguste Escoffier, accompagné par le concert de plusieurs cigales camouflées dans les pins et finit par arriver devant la maison de son père.

Elle faisait partie d'un groupe de bâtisses accolées de travers les unes aux autres et toutes décorées de fleurs ou de cactées. Certaines avaient plusieurs siècles d'existence et leurs façades n'avaient plus vraiment de lignes droites. Tordues et bossues comme de vieilles filles, elles généraient pourtant toujours de douces fraîcheurs au sein de leurs murs de pierre, un véritable bienfait dans cette journée estivale écrasée de chaleur.

Il n'y avait personne dans la rue. La forte pente dissuadait bon nombre de touristes qui préféraient rester près des commerces regroupés au bas du village. Les plus courageux grimpaient jusqu'au musée Escoffier, à la gloire de l'auguste cuisinier, puis faisaient une tentative jusqu'à l'arche de pierre passant au-dessus de la rue. Mais bien peu se risquaient à continuer jusqu'à son sommet, surtout aux heures de cagnard.

Marco perdit un peu de temps à retrouver le trousseau de clés qui avait disparu au fond de son sac. Il avait la bizarre sensation d'être épié et jeta un coup d'œil vers les façades voisines. La plupart avaient leurs volets fermés pour garder la fraîcheur. Impossible de savoir si quelqu'un se trouvait caché dans l'ombre derrière l'une de ces fenêtres.

Il finit par trouver les clés et ouvrit la porte d'entrée. Elle donnait sur un escalier qui montait directement vers le premier étage de la demeure. Une seconde porte fermait le haut de l'escalier. Le visage ruisselant de sueur, Marco jeta son sac à dos sur son épaule et monta les marches raides d'un pas alerte, soulagé d'être enfin arrivé, mais le cœur serré par l'angoisse.

2. Kidnapping ou disparition ?

La maison était déserte. Sur la table de la salle à manger traînaient encore quelques couverts, une casserole avec des restes de nourriture et un quignon de pain. Ce désordre n'était pas dans les habitudes de son père, plutôt méticuleux de nature. Il posa son sac à dos dans la grande chambre. Elle était rangée. Le lit était fait. Mais la pièce sentait le renfermé comme si on n'avait pas aéré les lieux depuis plusieurs jours. Marco entrouvrit la fenêtre qui donnait sur la rue, laissant entrer la lumière.

Il n'eut pas le temps d'explorer la maison plus en détail : on sonnait à la porte. Il descendit l'escalier de l'entrée. C'était la voisine d'en face : Clotilde. Avec l'air catastrophé de quelqu'un qui vient d'apprendre un deuil. Elle lui colla deux bises sur les joues et le repoussa à l'intérieur. Elle se pencha vers la rue pour vérifier que personne ne les observait et finit par refermer la porte d'entrée derrière elle, s'invitant d'autorité dans les lieux.

- Ah, mon pauvre Marco ! Je suis bien contente que tu sois arrivé ! Peuchère : tu as vu dans quel état est la maison ?
- A vrai dire, je viens juste d'arriver et...
- Monte, ne restons pas là. Les murs ont des oreilles...

Marco se demanda qui aurait bien pu les entendre à travers les épais murs de l'entrée, mais il ne fit aucune remarque et remonta l'escalier. Visiblement, Clotilde était chamboulée par les événements.

Elle entra dans le salon, à la suite de Marco.

- Je n'ai touché à rien, assura-t-elle. L'inspecteur doit arriver d'un instant à l'autre. Il connaissait l'heure de ton TGV ?
- Oui, bien sûr. Les volets étaient fermés quand vous êtes arrivée ?

- Je crois, oui. Je n'ai touché à rien, je te dis, reprit-elle avec son fort accent méditerranéen.
- Curieux... Mon père ne les fermait quasiment jamais. Il aimait profiter de la lumière du matin.
- Je ne veux pas t'inquiéter, mon pauvre pitchoun. Mais on dirait bien que quelqu'un est venu escagasser ton père. Regarde le désordre sur son bureau... Vé ! Et tous ces livres qui manquent dans la bibliothèque...

Il leva les yeux pour regarder le meuble. Effectivement, il semblait manquer plusieurs ouvrages dans les rayons. Comme si quelqu'un était venu chercher quelque chose de bien précis. Il prit le temps de lire quelques titres des épais ouvrages que possédait son père. La plupart concernaient la gemmologie : *Traité international des pierres précieuses*, *Bible des cristaux rares*, *l'Abécédaire de la bijouterie*... Et certains de ces livres étaient signés de son père. Plusieurs remontaient au XVI^e siècle et avaient été rédigés par des moines. Il y avait même un exemplaire rare du *Voyage des Princes Fortunés*, un roman alchimique de *Béroalde de Verville*, le véritable auteur du *Livre des Figures Hiéroglyphiques* attribué à tort à *Nicolas Flamel*, le célèbre alchimiste français. De vrais trésors que n'importe quelle bibliothèque aurait aimé posséder.

Geoffroy était un spécialiste reconnu. Il avait travaillé pour de grands joailliers, mais devait se contenter de donner son expertise à distance ou bien d'écrire des livres de référence. Se pourrait-il qu'on l'ait enlevé à cause de son métier ? se demanda soudain Marco en continuant à détailler la pièce.

- C'est bizarre... On n'a pas touché aux pierres posées sur son bureau. Elles ont pourtant de la valeur... Et il manque d'autres choses. Je ne retrouve pas son agenda, par exemple... fit remarquer Marco.
- Son agenda ?

- Un gros carnet recouvert de cuir rouge. Il y notait tout. C'était une vraie manie. Le moindre rendez-vous, la moindre chose à faire. Un truc relié à l'ancienne...
- Il l'a peut-être laissé dans une autre pièce ? suggéra Clotilde en entrant dans la cuisine.

Marco la suivit. La pièce était aussi en désordre. Des restes de poulet achevaient de se dessécher dans un plat posé sur le poêle à bois. Le réfrigérateur bourdonnait dans son coin. C'était un modèle de collection, breveté par Albert Einstein en 1930 et qui fonctionnait avec de l'ammoniac et surtout, sans avoir besoin d'électricité. Son père l'avait perfectionné et songeait à le commercialiser.

Marco sortit de la cuisine et revint dans le couloir de l'entrée.

- J'ai regardé en entrant : la serrure de la porte d'entrée n'a pas été forcée. Mon père s'enfermait toujours à clé, à cause des pierres. C'est donc lui qui a ouvert à ses visiteurs.
- Fan de chichourle ! Tu crois qu'on l'aurait enlevé ? Mais j'étais là toute la journée. J'aurais entendu quelque chose...
- Mon père fait 1,84 m et pèse une bonne centaine de kilos. Je ne le vois pas se laisser faire sans résister. Et il n'y a aucune trace de lutte...
- On l'aura peut-être menacé avec une arme ?
- Ou la personne était une connaissance et lui a demandé de le suivre...
- Et il n'a pas essayé de te contacter ? s'enquit Clotilde, étonnée.

Marco hésita une fraction de seconde. Devait-il lui faire confiance ? Son père lui avait bien recommandé de ne parler à personne de sa lettre. Pour éviter un mensonge, il opta pour une échappatoire.

- On ne se parle pas souvent, lui et moi. Tout va tellement vite à Paris... L'université me bouffe tout mon temps. Et quand je rentre le soir, je suis crevé...
- Ton père me parle très souvent de toi, tu sais. Tu lui manques énormément. A chaque fois qu'on se croise dans la rue ou que je lui apporte son courrier, il me raconte ce que tu fais, tes projets... Tu comptes beaucoup pour lui, mon pauvre pitchoun.

Marco sentit une boule se former dans sa gorge et toussa pour se donner une contenance. Il n'aimait pas trop revenir sur ce sujet. Surtout avec une personne étrangère à la famille.

- Je sais, Clotilde. Mais il faut bien que je fasse mes études.
- Oh fatche* ! Il ne te reproche rien, tu sais ? Il est très fier de toi et des études que tu fais. C'est juste qu'il aimerait bien te voir plus souvent.
- Il n'était pas déprimé, au moins ?

Clotilde tira un peu sur ses lunettes de façon à le regarder par au-dessus, la tête baissée de côté.

- A quoi penses-tu ?
- Je ne sais pas... Il aurait pu avoir un coup de blues et décider de partir faire un tour... Cela m'arrive bien à moi de vouloir péter les plombs de temps en temps.
- Peuchère ! Mais tu ne vas pas tout de même croire que... Non, non ! Impossible, fit-elle en agitant vigoureusement les mains. Ton père est tout sauf un fada. Ne va pas t'imaginer qu'il serait allé se suicider dans un coin ou je ne sais quelle autre bêtise. Et pas sans te laisser un courrier. Tu comptes beaucoup trop pour lui !

Marco hochâ la tête. Il le savait bien. Entre hommes, les silences remplaçaient parfois les longues confidences. Mais malgré cela, ils avaient déjà pu se dire beaucoup de choses sur ce manque qui existait entre eux. Difficile, quand on est devenu un grand gaillard de dix-huit ans, d'expliquer ce que ressentait un petit garçon de quatre ans qui ne voit plus son père venir le border tous les soirs ou lui tenir la main pour aller à l'école. Et du côté du père, la blessure avait été si forte qu'il n'était toujours pas capable d'en parler des années après.

Marco se rappelait très bien le jour où, devenu suffisamment grand, il avait osé demander à son père pourquoi celui-ci n'était pas tout simplement venu le rejoindre à Paris. L'adolescent avait dû s'y prendre à plusieurs fois pour contrôler le tremblement de sa voix. Il y avait eu un long, très long silence au bout du fil. Puis Marco avait clairement discerné des sanglots que son papa essayait d'étouffer. Enfin, la communication avait été coupée.

Il avait très mal vécu ce qu'il considérait comme un manque de courage et avait mis quelques jours à pardonner à son père. Il avait fallu plusieurs courriers de celui-ci pour qu'il accepte enfin de répondre à ses appels téléphoniques.

Un jour (Marco allait fêter son quinzième anniversaire avec sa mère) l'adolescent avait eu l'immense surprise d'entendre son père dire qu'il allait monter à Paris pour se faire hospitaliser. Rien de grave selon lui, mais seul un chirurgien parisien pouvait intervenir. La suite avait été confuse. Il était arrivé en brancard, déjà anesthésié, et avait été conduit directement à la Pitié-Salpêtrière. Marco avait pu venir voir son père dans sa chambre d'hôpital. Il avait l'air vieux et affaibli, mais était heureux comme un fou d'avoir pu faire venir un gâteau dans sa chambre pour l'occasion. Sa maman avait exceptionnellement accepté d'être présente et Marco avait pu souffler ses quinze bougies en compagnie de ses deux parents.

Mais sa joie avait été de courte durée : quelques heures après sa visite, il avait été redescendu d'urgence à Nice par avion sanitaire,

écourtant son séjour à l'hôpital suite à des malaises à répétition. Fou d'inquiétude, Marco avait appelé son père plusieurs fois par jour durant la semaine qui avait suivi, mais celui-ci avait mystérieusement recouvré toutes ses forces très rapidement et ne parla plus jamais de se faire opérer à Paris.

Des années plus tard, Marco n'avait toujours pas clairement compris les tenants et les aboutissants de cette histoire. Cette opération était-elle un simple prétexte pour monter à Paris ? Toujours est-il que cela avait été la seule et unique fois que son père avait pu tolérer un voyage aussi long.

Lorsqu'il était enfant, Marco ne croyait pas à ces histoires de phobie du voyage. Mais en grandissant, il avait vu dans quel état son paternel était dès qu'il entreprenait le moindre séjour hors de Villeneuve-Loubet. Il se mettait à trembler, paniquait au plus petit bruit et subissait des migraines toujours plus violentes. Pire : il semblait prendre dix ans à chaque crise. Et pourtant, il avait tout essayé : avaler des cachets pour voyager endormi ; prendre des euphorisants ; voir un spécialiste du stress ; suivre un traitement contre les phobies... Il n'y avait rien eu à faire.

Marco n'avait plus osé demander à son papa qu'il vienne le rencontrer et s'était résigné à ce qu'il vive aux alentours du village, profitant des vacances scolaires pour venir lui rendre visite sur la Côte d'Azur.

Tout ceci pour dire qu'il était tout de même possible que Geoffroy ait fini par craquer face à de telles contraintes. Mais Marco n'y croyait pas trop. La lettre que son père lui avait envoyée, visiblement via un intermédiaire, ne ressemblait absolument pas au courrier d'une personne dépressive.

- Je pensais juste à cette hypothèse par acquit de conscience, finit par dire Marco en continuant à explorer la maison.

- Fan de chichourle* ! Je ne vois vraiment pas ton père se laisser aller ainsi. Il a quelques copains dans le village et va parfois se promener à moto dans les environs.
- Et vous n'avez vu personne venir le rencontrer ces jours-ci ?
- A part le facteur, non, personne. Geoffroy travaillait du matin au soir, parfois comme un fada...
- C'est parce qu'il était en train d'écrire son prochain bouquin. Il n'aime pas se laisser déconcentrer dans ces périodes-là.
- Oui, eh bien il ferait tout de même mieux de prendre du bon temps. C'est mauvais pour la santé de travailler autant à son âge... Dis-moi, Pitchounet*, il ne t'a vraiment rien dit, au téléphone ? Rien qui aurait pu te paraître bizarre ?
- Non. C'était juste comme d'habitude : il m'a posé des tas de questions sur ce que j'avais fait durant le weekend et puis il m'a parlé de son projet de livre... Rien de spécial.
- Je te demande cela, insista Clotilde en plantant son regard dans le sien, parce qu'il y a eu des petits problèmes récemment à Villeneuve. Oh ! Rien de grave. Mais il aurait pu t'en parler...
- Des problèmes ? Quels genres de problèmes ?
- Des cagades* entre voisins. Tu sais bien... C'est toujours la même chose dans ces petits villages. On habite les uns sur les autres alors forcément, de temps à autre, cela pétarade.
- Mon père se serait disputé avec des voisins ?
- En fait, c'était avec moi. C'était juste une bricole et on s'est vite réconciliés... Mais il aurait pu t'en parler.

Elle se tut, laissant passer un long silence, le regard toujours à l'affût des réactions de Marco. Le jeune homme fit face à la vieille dame et posa ses poings sur les hanches.

- Clotilde... Vous ne me dites pas tout. Que s'est-il passé avec mon père ? Si vous me faites des cachotteries, cela va me vexer...
- Bon, si tu insistes. C'est une bête histoire de médicament. On m'avait livré un paquet avant-hier, mais je n'étais pas là, pour une fois. Et cet ensuqué* de facteur, probablement encore un de ces stagiaires qui n'y connaissent rien, a tout simplement laissé le paquet sur mes marches d'escalier, au lieu de sonner chez ton père pour les lui confier, comme on le fait d'habitude.
- Et je parie que vous avez engueulé mon père !
- Vé... C'était important pour moi. J'ai de l'arthrose et ce médicament est préparé spécialement par un pharmacien. Ce sont de petites bouteilles dans un carton de cette taille, fit-elle en montrant une forme avec ses mains.
- Mais pourquoi me dites-vous cela ? Mon père n'a rien à voir là-dedans.
- Il est forcément passé devant mon paquet en rentrant ici. Il aurait pu le voir et me le conserver...
- Mais dans ce cas, il vous aurait prévenue, non ?
- Peuchère* ! Bien sûr... Mais va savoir... Il ne t'aurait rien envoyé par La Poste, par hasard ?

Marco resta interloqué quelques secondes. Il venait de réaliser que si la vieille dame était montée à sa suite dans la maison de son père, ce n'était pas du tout pour s'enquérir de la santé du papa ou lui souhaiter la bienvenue. Elle se préoccupait visiblement bien plus de ce fameux médicament qui avait disparu.

Il sentit la moutarde lui monter au nez.

- Clotilde ? Je suppose que vous avez eu le temps de chercher un peu partout avant que j'arrive ?
- Moi ? Je n'ai touché à rien ! Il ne faut toucher à rien dans ces cas-là... fit-elle en agitant de nouveau les mains.
- Vous voulez dire : il ne faut pas toucher à « la scène du crime » ?
- Marco ! Que vas-tu imaginer encore !
- Rien. Je suis un peu fatigué. C'est sans doute le voyage. Et je ne crois pas que la police apprécierait qu'il y ait autant de monde à la maison. Alors... si cela ne vous ennuie pas... fit Marco en prenant doucement la vieille dame par la main.

Offusquée, Clotilde se laissa ramener vers l'escalier de l'entrée en protestant. Elle rappela à Marco qu'elle était une bonne amie de son père et qu'elle s'était simplement inquiétée de son sort. Marco la remercia le plus poliment possible, mais le ton de sa voix était très froid.

Il remonta dans l'appartement de son père et reprit ses investigations. Il explora les lieux durant une bonne heure, à l'affût d'indices pouvant expliquer la disparition de son père, mais il ne trouva rien. Comme il attendait l'arrivée de l'officier de police, il ne pouvait pas déplacer d'objets ou fouiller dans les dossiers et les tiroirs, ce qui rendait sa tâche un peu plus hasardeuse. Faute de mieux, il avait alors décidé de sortir son ordinateur portable et de se connecter à Internet. Ne pouvant voyager, son père avait opté pour un équipement dernier cri et fait installer la fibre optique chez lui, ce qui lui permettait d'entrer en conférence vidéo avec les gemmologues du monde entier.

Marco put donc se connecter dans d'excellentes conditions et se mit à chercher des informations sur le village de Villeneuve-Loubet, idéalement situé à quelques kilomètres de l'aéroport de Nice et de la gare SNCF d'Antibes, entre la mer et la montagne, à moins de deux

heures des stations de ski. Une heure plus tard, on sonna de nouveau à la porte d'entrée. Il descendit ouvrir et tomba sur un drôle de personnage.

Il avait un peu la tête du sergent Garcia dans l'ancienne série télévisée de Zorro : une grosse bouille ronde affublée d'une épaisse moustache noire posée sur un petit corps tout aussi rond. Ses doigts boudinés tenaient un mouchoir avec lequel il essayait de combattre la sueur qui ruisselait sur son front et ses joues. Il portait un costume gris élimé qui avait vu des jours meilleurs.

Lorsque Marco lui ouvrit la porte, il leva la main pour réclamer une petite pause, prit plusieurs profondes inspirations et parvint enfin à se présenter.

- Horace Napoléon. Je suis l'OPJ que vous avez appelé, pour cette histoire de disparition. C'est vous, Marco di Ventile ?

Marco acquiesça et lui serra la main. Il allait lui poser ses premières questions, mais le policier posa un doigt sur ses lèvres et lui fit signe de rentrer dans la maison.

- OPJ ?
- Officier de Police Judiciaire, souffla le policier d'une voix mourante.

Il suivit Marco en poussant un gémissement de fatigue. Grimper l'escalier de cette maison après avoir réussi l'ascension de la rue Auguste Escoffier semblait être à la limite de ses forces.

- La vache, elle est raide, cette montée ! lâcha-t-il en arrivant dans l'entrée.

Il balaya la pièce d'un regard professionnel.

- Bon, comme d'habitude, tout le monde est passé avant moi. J'espère que vous n'avez rien déplacé ?

- Je viens juste d'arriver. Ma voisine était là avant moi, mais elle m'a juré n'avoir touché à rien.
- Cette brave Clotilde... Toujours prête à rendre service, hein ?
- Je l'aime bien, même si elle est parfois un peu trop curieuse.
- Elle connaissait bien votre père...
- Dites, vous pourriez parler de lui au présent, vous ne croyez pas ?
- Ecoutez, mon vieux. Je suis déjà bien gentil d'être venu. J'étais au frais dans mon bureau. Alors, ne me faites pas regretter ma clim et mon fauteuil...
- Mon père a la phobie des voyages. Il est absolument incapable de s'éloigner de plus de quelques kilomètres de sa maison.
- La phobie des voyages ? Connais pas... Mais on saute les étapes. On va déjà essayer de limiter les hypothèses. Je peux me poser quelque part ?

Marco lui désigna un des fauteuils du salon qui poussa un gémissement de protestation quand le policier y déposa ses kilos. L'inspecteur sortit un calepin de sa poche et se mit à griffonner quelques mots avant de se tourner vers son hôte.

- Comme je vous l'ai expliqué au téléphone, pour accepter une plainte pour disparition, il faut que je puisse déterminer si elle est préoccupante. Votre père est majeur. S'il a décidé d'aller faire un tour pour se changer les idées, personne ne peut l'en empêcher...
- Avec sa phobie, il n'a pas pu aller très loin.
- Vouais... Je n'ai pas vu de trace d'effraction sur la porte en entrant. La maison est en bordure de falaise, donc on ne peut

pas la cambrioler en passant par une fenêtre ; je ne vois pas non plus de trace de sang, de lutte ou de meuble cassé ou renversé... Je ne vois rien d'inquiétant pour l'instant... Sauf si votre père vous a laissé une lettre, un email ou un coup de fil ? C'est le cas ?

La question avait été posée sur un ton négligent, mais il ne s'y trompa pas. Le policier avait ses petits yeux porcins rivés dans les siens. Marco ressentit une fugace intuition. Se pourrait-il que ce flic soit au courant du courrier envoyé par son père ? « *...ne te fie à personne, pas même à la police locale...* » lui avait dit Geoffroy dans sa lettre. Marco prit le temps de respirer.

- J'ai eu mon père au téléphone voilà quelques jours...
- « Quelques jours » ce n'est pas une réponse satisfaisante. Il va falloir être plus précis.
- Je crois que c'était dimanche, mentit Marco. Il m'a juste demandé de passer le voir. Il semblait inquiet.
- Il vous a dit pourquoi ?
- Non. Il ne voulait pas parler au téléphone. Mais il a insisté pour que je vienne le voir.
- Vouais... Et donc, s'il vous a demandé cela, votre papa ne serait pas parti sans vous attendre... conclut le policier en prenant des notes. Il vous a appelé sur quel numéro ?

Marco resta sans voix. Il venait de comprendre que ce gros type à l'apparence négligée était tout sauf un imbécile. Il allait faire vérifier les appels téléphoniques correspondant au numéro. Il s'en voulut d'avoir fait ce mensonge.

- Sur mon portable, je crois, reprit Marco.
- Vous croyez... Vous l'avez sur vous ?
- Oui, bien sûr... fit-il sans bouger.

Le policier lui adressa un large sourire. Un sourire de crocodile. Puis il tendit la main sans quitter Marco des yeux.

- Je peux le voir ?

Marco s'exécuta à regret, se doutant de ce que le flic allait faire. Celui-ci prit l'appareil. C'était un smartphone très récent, doté d'un large écran tactile. Mais cela ne sembla nullement gêner le policier qui se mit à le manipuler comme s'il le connaissait par cœur.

- Ces appareils sont de plus en plus sophistiqués. Joli modèle. 4G, à ce que je vois... Voyons ce que contient l'historique de vos appels. Vous permettez, bien sûr ?
- Je vous en prie. Mais cela ne donnera pas grand-chose. J'ai « rooté » mon appareil ce weekend, quelques heures après que mon père m'ait appelé.
- « Rooté » ?

Marco constata avec plaisir que les connaissances informatiques du policier étaient limitées.

- C'est un peu technique... En fait, quand vous prenez un appareil chez un opérateur, il est bridé avec des fonctionnalités propriétaires. J'ai ajouté un programme qui me permet d'effacer toutes les données d'origine et d'en reprendre le contrôle. Mais cela fait disparaître pas mal d'informations, comme l'historique des appels, par exemple...

L'inspecteur resta silencieux quelques secondes. Le crocodile semblait avoir du mal à accepter que sa proie lui échappe...

- Je vois, finit-il par lâcher. Vous êtes ce qu'on appelle un « geek » ?

- Euh... Je ne crois pas. C'est vrai que je prépare un diplôme en informatique, mais j'arrive encore à vivre sans mon portable.
- Vouais...

Un profond silence tomba dans la pièce, entrecoupé des « plic, plic » de gouttes d'eau tombant du robinet de la cuisine. Le policier prit des notes durant quelques instants puis se tourna vers Marco.

- Je verrai avec les Telecom s'ils peuvent me donner la liste des appels téléphoniques passés par votre père. On ne sait jamais, cela pourrait donner des infos intéressantes... Je vais noter votre numéro de portable.

Il lui donna son numéro que le flic nota soigneusement sur son petit calepin.

- Je vais pouvoir porter plainte, alors ? demanda Marco avec espoir.
- Pour quel motif ? Enlèvement ? il n'y a aucune trace de lutte, pas de revendication... Cela me paraît prématuré. Cambriolage ? Je ne vois pas d'effraction...
- Il ne s'est tout de même pas envolé !
- Je peux mettre en place une procédure administrative, proposa l'inspecteur. Cela permettra par exemple de savoir si le compte bancaire de votre père a subi des retraits. Ou de tracer son téléphone portable...
- Et interroger ses voisins ? J'aimerais pouvoir suivre votre enquête. Je suis venu pour cela.
- Vouais... On verra cela. Je préfère que cela reste discret pour l'instant. Votre papa avait des aventures ?
- Cela m'étonnerait. Mon père est un passionné des pierres précieuses. Il passe son temps enfermé dans son laboratoire

et utilise des appareils très sophistiqués pour analyser les gemmes qu'on lui confie. D'ailleurs, il manque des choses dans son atelier. Venez voir...

Le gros policier se leva avec difficulté et suivit Marco qui lui fit monter encore un étage pour rejoindre une grande pièce encombrée d'appareils. Un vrai laboratoire de spécialiste muni d'une grande table carrelée de blanc comportant un évier et voisine d'un impressionnant microscope électronique. La table était surmontée de plusieurs étagères fermées de portes vitrées derrière lesquelles de nombreux flacons colorés étaient impeccablement alignés. Plus loin, d'autres appareils sophistiqués attendaient d'être utilisés : un compteur Geiger ; un spectroscope permettant d'identifier les pierres de couleur ; un réfractomètre ; un polariscope et d'autres objets très spécifiques au métier de gemmologue.

- C'est du sérieux, dites-moi... apprécia le policier en passant en revue les nombreux appareils de la pièce.
- Mon père est un des dix gemmologues les plus réputés au monde. Il serait probablement devenu le premier si sa phobie des voyages ne l'avait pas empêché de se rendre aux congrès internationaux.
- Je sais, jeune homme, je sais... Je connais votre père.
- Vous l'avez déjà vu ? s'étonna Marco.
- Je suis en poste à Villeneuve-Loubet depuis une bonne dizaine d'années. J'ai eu le temps de rencontrer à peu près tous les villageois. Et je sais très bien qui est votre père. D'ailleurs, c'est parce que je sais qu'il manipule des pierres précieuses que j'ai accepté de venir. Je pensais plutôt à un cambriolage.
- Ou alors quelqu'un a eu besoin de ses services et l'a forcé à le suivre...

- C'est déjà un peu plus rocambolesque comme hypothèse...
- Regardez : il manque plusieurs appareils. On voit des emplacements vides au-dessus de la paillasse. Et plusieurs prises de courant sont libres. Je suis certain qu'il y avait d'autres appareils ici.
- Vouais... Vous auriez des photos ou des factures pour le prouver ?

Marco soupira. Ce type niait l'évidence.

- Je connais très bien le laboratoire de mon père. Il m'a appris à me servir de certains de ces appareils. Et je sais qu'il en manque. Comme il n'y a pas de trace de lutte, c'est qu'il connaissait son visiteur. Quelqu'un est venu ici et lui a demandé de le suivre en emportant certains de ses appareils. Cela me semble évident !
- Ne vous énervez pas, jeune homme. Je fais mon boulot. Il faut remplir certaines conditions pour qu'un avis de disparition soit accepté. Comprenez bien que cela entraîne une enquête, la mobilisation de pas mal de monde et de moyens... Je ne peux pas bloquer toute une équipe uniquement sur une intuition. Votre papa pourrait très bien avoir pris du matériel pour aller rendre service à un copain.
- Sauf qu'il ne m'aurait pas demandé de venir le voir pour partir ensuite chez son copain sans me laisser de message...
- « demandé de venir » ?
- Oui, par téléphone. Dimanche.
- Ah oui ! Le fameux coup de fil...

Marco sentit l'énervement le gagner. Ce type avait l'air de douter de sa parole. Sans doute encore un stratagème pour mieux lui tirer les vers du nez.

- Ecoutez, si vous ne voulez pas prendre ma plainte, alors je me débrouillerai tout seul...

Le jeune homme se dirigea vers l'escalier qui redescendait au salon, faisant signe au policier de prendre le même chemin.

- Vouais...
- Cela s'appelle « un toc », fit Marco.
- Je vous demande pardon ?
- Le « Vouais » que vous faites tout le temps. On appelle cela un toc. Trouble Obsessionnel Compulsif. T.O.C...

Le gros policier vint se planter juste sous le nez de Marco, à quelques centimètres de son visage.

- Ne jouez pas avec moi. Je pourrais très bien m'amuser à mettre les scellés sur cet appartement, le temps qu'on détermine s'il faut faire des relevés d'empreinte. Cela vous dirait d'aller dormir à l'hôtel durant quelques jours ?
- Pourquoi ne voulez-vous pas me croire ?
- Dans mon métier, on ne cherche pas à croire telle ou telle chose. Ce n'est pas une religion. Il faut des faits, des indices, des preuves. Mais je vais être sympa : je ne peux pas prendre une plainte officielle sans élément probant. Par contre, je veux bien vous aider à titre privé. Mais ce ne sera pas officiel : pas d'avis de recherche, pas de paperasserie administrative... Uniquement mon aide. Qu'est-ce que vous en dites ?

Marco sentit son énervement se calmer. La proposition de ce flic était plutôt étonnante, mais il avait grand besoin d'une aide.

- Alors vous me croyez, finalement ?

- Je vous ai dit que je connaissais votre papa. C'est vrai qu'il n'avait aucune raison de partir sans vous prévenir. Et puis vous m'avez l'air un peu perdu ici. Alors, je veux bien prendre sur mon temps de travail. Mais à une condition...
- Laquelle ?
- Il faudra vraiment tout me dire. Pas de cachotteries entre nous... Il faut qu'on se fasse confiance mutuellement. C'est d'accord ?

Marco hésita une nouvelle fois à lui parler de la lettre, mais il parvint à ne pas céder au franc sourire qui éclairait la face du policier.

- Vous pouvez compter sur moi, inspecteur, mentit le jeune homme en serrant la main que lui tendait le policier.
- Appelez-moi Horace, je préfère.
- Entendu, Horace. Merci d'être venu. Je vous raccompagne.

Il raccompagna le policier jusqu'à l'escalier de l'entrée.

- Si vous avez la moindre information nouvelle, vous pourrez toujours venir me voir au commissariat, proposa Horace en commençant à descendre les marches.
- J'y penserai. Merci de votre visite, fit poliment Marco en suivant le policier jusqu'à la rue.

Ils se retrouvèrent dans la rue Escoffier, toujours aussi déserte. Horace jeta un œil aux volets fermés des maisons voisines.

- Et bien entendu, vos voisins n'ont rien vu, rien entendu ?
- Rien. C'est cela qui m'étonne le plus. La rue est pourtant étroite et certains voisins sont toujours chez eux...
- Je vois de qui vous voulez parler. Bon... Faut que j'y aille. Je vous appelle dès que j'ai fait vérifier les coups de téléphone de votre père. Au revoir.

Marco lui serra une nouvelle fois la main puis fit demi-tour pour rentrer chez lui. Il crut entendre le grincement d'un volet dans la maison d'en face. La maison de Clotilde...

3. Dispute chez Clotilde

Après avoir fait quelques courses dans l'épicerie au bas du village, Marco était remonté dans le laboratoire de son père, muni d'une petite bière trappiste. Le soir commençait à tomber et la fraîcheur s'installait doucement sur le village. Un apéritif lui ferait le plus grand bien.

« Tu trouveras chez moi suffisamment d'indices pour te permettre de refaire mon enquête » lui avait dit son père dans la lettre. Mais où étaient ces indices ?

Il avait fouillé la plupart des tiroirs, cherché entre les piles de linge dans sa chambre, sous son lit, dans les poches de ses vestes... Rien. Il était maintenant dans le laboratoire, se demandant sur quoi son père était en train de travailler juste avant sa disparition. Le compteur Geiger l'intrigua. C'était une sorte de gros téléphone portable jaune muni d'un écran à cristaux liquides. Son mode d'emploi indiquait qu'il pouvait mesurer les rayons X, Beta et Gamma.

Son père lui avait donné quelques cours de gemmologie et lui avait par exemple appris que l'on pouvait transformer des pierres pour augmenter leur valeur marchande. Pierre et Marie Curie s'étaient essayés en leur temps à irradier des diamants pour qu'ils se teignent en vert. De nos jours, des trafiquants bien équipés pouvaient ainsi transformer des pierres semi-précieuses en des pierres de plus grande valeur. Comme tout bon gemmologue, Geoffroy était donc équipé pour détecter ce genre de manipulation.

Pour s'amuser, Marco alluma l'appareil et le rapprocha de plusieurs morceaux de quartz posés dans une bassine de plastique. Le compteur émit quelques bips de faible intensité. Normal pour ce genre de pierre. Il l'approcha de son téléphone portable et des bips légèrement plus forts se firent entendre. Soudain, alors qu'il cherchait d'autres objets à tester, il entendit des cris provenant de la

rue. Le laboratoire de son père donnait sur les toits et un vasistas était entrouvert, permettant aux bruits de la rue de monter jusqu'ici. Il se rendit dans la salle de bains toute proche pour regarder par la fenêtre ce qui se passait au-dehors. Il reconnut la voix de Clotilde. Elle semblait furieuse. Une autre voix lui répondait. Une voix d'homme, grave et profonde comme la voix d'un baryton. Avec un fort accent provençal. Marco sourit. Ce n'était pas la première fois qu'il entendait la voisine s'engueuler avec les autres habitants. Que se passait-il encore ? C'était en tous cas une bonne occasion pour renouer le contact et faire oublier son ton froid de tout à l'heure. Il décida donc de descendre dans la rue pour en savoir plus.

Il se retrouva rapidement à l'entrée et ouvrit la porte extérieure au moment où un gros 4x4 passait en faisant hurler son moteur. Le bruit l'empêcha d'entendre les invectives qui continuaient à circuler entre les deux protagonistes. Lorsque le bruit du véhicule eut disparu en haut de la rue Escoffier, Marco capta les phrases suivantes :

- Ce n'était pas ton carton ! Tu n'avais pas le droit d'y toucher, voleur !
- Par le sang Dieu, macarelle* ! Tu pourrais au moins me remercier de te l'avoir gardé !
- Il manque des bouteilles ! Je suis sûre que tu me les as piquées, capoun* !
- Tu as fini de m'escagasser, bougre de bagasse* ? Tu veux que tout le monde t'entende ?
- Tron de Diéu* ! Tu vois le peu qui me reste à cause de toi ? continua-t-elle en lui montrant la bouteille presque vide qu'elle tenait dans la main.

Perchée du haut de son escalier situé au-dessus de la rue, Clotilde tenait un petit carton sous un bras et brandissait une bouteille pleine d'un liquide blanchâtre dans l'autre main. La dispute continua, mais

cette fois en patois provençal, ce qui fit que Marco ne comprit plus rien à leurs échanges.

Clotilde se tut en entendant la porte de Marco s'ouvrir. Il lui fit un geste apaisant et tourna la tête vers le bas de la rue. La grosse voix appartenait au voisin de son père. Un septuagénaire encore très alerte aux petits yeux rapprochés à la Lee Van Cleef qui salua Marco d'un hochement de tête un peu hésitant.

- Voilà, tu as gagné ! grommela le vieil homme en le désignant de la main.
- Bonsoir, monsieur, fit poliment Marco. Il y a un problème ?

Il leva la tête pour regarder Clotilde, mais celle-ci avait eu un mouvement de recul en le voyant. Elle voulut rentrer chez elle, mais le carton qu'elle tenait dans la main heurta la rambarde de son escalier et laissa tomber toutes les bouteilles qu'il contenait encore. Elles explosèrent aux pieds de Marco qui sursauta et fit un bond de côté.

- Oh ! Mon remède ! Bouan Diou* ! J'ai cassé tout mon remède ! s'exclama la vieille dame, catastrophée.

Elle tendit les mains vers Marco comme pour lui interdire de bouger et reprit :

- Ne touche à rien, je reviens tout de suite.

Machinalement, Marco se pencha pour essayer le bas de son pantalon qui avait reçu des projections du liquide. Le vieil homme se précipita sur lui pour bloquer son geste.

- Ne touchez à rien, fan de chichourle* !

Surpris par ce comportement agressif, Marco se redressa et dévisagea son interlocuteur d'un air stupéfait. Avec ses petits yeux rapprochés et sa moustache épaisse, le voisin ressemblait vraiment au cowboy de

Sergio Leone. Celui qui jouait la brute dans « *Le bon, la brute et le truand* ».

Clotilde arriva, une serviette à la main, sa canne dans l'autre. De son côté, le voisin s'efforçait de pousser du bout du pied les morceaux de bouteilles pour les remettre dans le carton. Il avait l'air fou de rage et Marco recula en voyant son expression.

- Laisse-le tranquille. Tu vois bien que tu lui fais peur ! cria-t-elle en écartant de force le voisin. Tu n'es pas blessé, pitchoun* ? reprit-elle en lui essuyant le bas de son pantalon.
- Non, mais ce n'est pas passé loin. C'était le médicament que vous cherchiez ?
- Oui. C'est ce vieux fada* qui me l'avait pris sans rien dire !
- Tu sais ce qu'il te dit, le vieux fada ? répliqua le voisin en se redressant, sa petite pelle pleine de débris de verre.
- Allez, n'i a proun* ! Esbigne-toi* ! Ouste !

Le vieux haussa les épaules puis redescendit chez lui en grommelant. Marco le regarda partir, étonné de constater une nouvelle fois toute l'autorité dont sa voisine pouvait faire preuve.

- Je suis désolé, Marco. Je suis un peu chamboulée par la disparition de ton père. Alors ? Que t'a dit cet inspecteur de police ? Il va faire une enquête ?
- Je ne sais pas. Il ne veut pas prendre ma plainte tant que je n'ai pas de preuves...
- Ah, fan de lune* ! Ils ne sont jamais là quand on a besoin d'eux ces fainéants ! Je les ai appelés moi aussi à propos de mon carton de médicaments et tu sais ce qu'ils m'ont dit ? Que je n'avais qu'à retourner en chercher à la pharmacie ! Non, mais tu te rends compte ? Dans quel monde vivons-nous !

Marco se sentit tout à coup un peu fatigué. Il ne se voyait pas démarrer une nouvelle conversation avec la voisine et s'arrangea pour conclure rapidement. Elle essaya bien de lui poser encore quelques questions, curieuse de savoir ce que le policier avait pu lui demander, mais il n'avait plus envie de lui faire des confidences.

Il rentra rapidement chez son père et décida de prendre une douche.

L'eau fraîche le détendit aussitôt. Il en profita une bonne quinzaine de minutes puis se sécha et ouvrit la fenêtre de la salle de bains pour aérer. La maison de son père était plus élevée que celle occupée par Clotilde de l'autre côté de la rue. Sa voisine disposait d'une entrée principale située au bas de sa maison, rue Escoffier ; mais aussi d'une entrée secondaire, correspondant au sommet de sa maison, dans la rue donnant juste derrière l'église. De sa position dominante, Marco avait vue sur les deux entrées.

Au moment où il ouvrit la fenêtre de la salle de bains, il aperçut la silhouette de la vieille dame qui sortait en silence de chez elle par la porte d'en haut. La nuit était tombée, mais l'éclairage public était suffisant pour qu'il puisse la reconnaître avec sa démarche caractéristique. Marco faillit l'appeler, mais il se ravisa. Il n'était pas sûr que Clotilde l'entende à cette distance et il trouvait son comportement bizarre.

Il fonça donc vers la porte de sortie, bien décidé à la suivre.

4. Clotilde et les motards

Il remonta rapidement la rue Escoffier puis coupa par un passage étroit tout en escalier pour rejoindre la rue de l'église. Il entendit soudain des bruits de moteur. En se rapprochant, il reconnut le vrombissement caractéristique d'une Harley Davidson. Fana de belle mécanique, son père lui avait inculqué très tôt le goût des motos et il savait reconnaître le son si particulier de ces célèbres moteurs américains. Il y avait d'autres motos également, au bruit plus aigu.

Parvenu en haut des marches qui terminaient la rue de l'église, Marco s'immobilisa. Sur le parking dominant l'édifice religieux, un groupe de motard entourait Clotilde. Elle ne semblait pas le moins du monde effrayée et discutait avec l'un d'entre eux. Ou plutôt, avec une motarde, à en juger par les formes rebondies qui arrondissaient sa veste de cuir et par la cascade de cheveux roux qui s'échappaient de son casque intégral noir.

La rousse avait relevé la visière de son casque, mais le faible éclairage de la rue ne permettait pas à Marco d'apercevoir ses traits. Elle tenait un paquet à la main. Un paquet semblable au carton que Clotilde avait laissé tomber tout à l'heure. La motarde ne semblait pas disposée à le donner à Clotilde. Elle faisait de grands gestes avec sa main libre, comme pour l'engueuler. Avec étonnement, il se rendit compte que la vieille dame suppliait la fille. Il l'entendit même pleurer et s'exclamer en provençal. Les autres motards les entouraient et regardaient la scène.

Intrigué, il essaya de se rapprocher. Mais il lui fallait franchir un espace à découvert entre le haut de la rue et le parvis de l'église. Les bikers étaient sur le parking, dans sa partie menant à l'arrière de l'église Saint-Marc, juste sous les remparts du château. Marco, lui, se trouvait en contrebas sur le parvis situé à l'avant de l'église. Une portion de rue fortement en pente faisait la jonction. Un escalier avait

été aménagé sur la gauche pour permettre aux piétons de rejoindre le parking sans avoir à longer l'église.

Marco se risqua à avancer à découvert, espérant pouvoir gagner l'escalier sans se faire remarquer. Il pensait ainsi monter jusqu'au parking, puis s'avancer en se cachant derrière les voitures stationnées pour se retrouver au plus près de Clotilde et entendre la conversation.

Il mit une bonne minute à effectuer sa manœuvre. Quand il arriva enfin derrière les voitures, se fut pour voir Clotilde boire avec avidité tout le contenu d'un des flacons de son carton. Une bouteille identique en tous points à celles qui s'étaient cassées aux pieds de Marco.

La jeune femme rousse engueula Clotilde, lui disant que si elle continuait à trop boire de son médicament, elle finirait par tomber malade. Après cela, elle rabaissa sa visière. Cela sembla être le signal du départ, car les autres motards se mirent à faire vrombir leurs moteurs. La fille en Harley s'élança la première dans l'avenue de Bellevue qui longeait le château, suivie de près par ses compagnons.

Le silence de la nuit redescendit rapidement sur les lieux et la cloche de l'église se mit à sonner dix coups. Au-dessus des remparts, des chauves-souris entamaient leurs chasses nocturnes entre les silhouettes sombres des arbres du château. Plusieurs chiens se mirent à aboyer dans les villas alentour, probablement énervés par le bruit des moteurs. Marco entendit des sanglots, suivis d'un bruit de verre.

Clotilde rangeait sa bouteille vide parmi celles du carton. Il décida de l'accoster. Se redressant, il se faufila entre les voitures du parking et se rapprocha de la vieille dame. Elle poussa un cri stupéfait en le voyant surgir de nulle part.

- N'ayez pas peur ! C'est moi, Marco !
- Moun Doué* ! Qué fas, aqui* ? Tu as tout vu, n'est-ce pas ?

- Oui. Et n'allez pas me dire que c'est la pharmacie qui vous livre ce médicament à moto !

Clotilde ne répondit rien. Se mordillant les lèvres, elle réfléchissait. Soudain, elle sembla avoir pris sa décision. Elle tendit le carton à Marco en lui demandant :

- Tu veux bien m'aider à redescendre ce paquet ?

Il prit les bouteilles et les regarda de plus près. Elles portaient des étiquettes de médicament.

- « Acide hyaluronique » lut Marco en orientant le carton sous un réverbère pour mieux voir. Cela sert à quoi ?
- Pour mon arthrose. Je dois me faire des piqûres tous les jours que Dieu fait. Sans quoi mon genou se bloque et je ne peux plus marcher.
- Et pourquoi venir sur ce parking ? Ils ne peuvent pas vous livrer à domicile ?
- Disons que ce n'est pas très légal comme commande. Je n'ai pas les moyens de passer par une pharmacie. Tu comprends ?

Sans savoir pourquoi, il sentit qu'elle mentait. Ils marchèrent quelques secondes en silence, redescendant la rue Auguste Escoffier. La vieille femme semblait ne plus du tout souffrir de son arthrose et marchait sans aucune difficulté.

- Qu'est-ce que tu imaginais ? fit soudain la vieille dame, comme si elle lisait dans ses pensées. Tu pensais que je me faisais livrer de la cocaïne ?
- Je ne sais pas trop, avoua Marco. Je trouve qu'il se passe des choses étranges depuis que je suis arrivé, mais je n'arrive pas à déterminer ce que c'est... Je le ressens, c'est tout.
- Intuition... Comme ton père... marmonna Clotilde en s'arrêtant devant sa porte.

- Pardon ?
- Ton père a une très forte capacité à deviner les choses... C'est un véritable don, tu sais. Mais, mon petit Marco, cela peut aussi s'avérer dangereux. Geoffroy n'aurait pas dû te faire venir ici...
- Qui vous dit que c'est lui qui m'a demandé de venir ?

Elle le regarda attentivement, un léger sourire aux lèvres.

- Et toujours sur la défensive. Comme son père... J'ai de l'intuition, moi aussi. De l'intuition féminine. Cela me suffit pour imaginer des tas de choses.
- Comme quoi ?
- Comme le fait qu'il t'aurait parlé des événements du village.
- Quels événements ?

Soudain, une voix forte se fit entendre dans la rue, semblant venir de nulle part. Elle s'exprimait en provençal et Marco ne comprit pas. Mais le ton était clairement menaçant. En l'entendant, Clotilde se tut immédiatement. Elle fit signe à Marco de partir et entra précipitamment chez elle.

Avant que Marco n'ait eu le temps de réagir, elle avait déjà refermé la porte à double tour. Marco regarda attentivement toutes les fenêtres qui les entouraient. Personne. Il lui semblait avoir reconnu la voix du « Lee Van Cleef » local, mais il n'en était pas sûr.

En silence, il revint chez son père, la tête pleine de questions et d'émotions contradictoires.

5. L'indice

Une fois rentré chez son père, Marco se sentit plus calme. Il s'assit dans le fauteuil préféré de son papa. La fenêtre du bureau donnait sur la mer au loin derrière les collines. Un pinceau de lune caressait les flots endormis. L'esprit vide, il regarda une petite étoile qui glissait sur l'horizon, semblant se rapprocher rapidement. Il vit la boule de lumière grossir, se séparer en deux gros points lumineux puis en deux faisceaux qui s'orientèrent vers l'est, en direction des pistes de l'aéroport de Nice tout proche.

Il avait toujours trouvé à la fois étrange et agréable ce contraste entre le village et la vie moderne qui trépidait tout autour. La cloche de l'église qui sonnait toutes les heures, ces coqs qui chantaient dès l'aube, les ruelles anciennes, les maisons de pierres... tout concourait à se croire quelque part à la campagne, à une autre époque. Mais il suffisait de parcourir quelques mètres en dehors du vieux village pour se retrouver en plein monde moderne : aéroport à quelques minutes, lignes de train, autoroute, proximité de l'agglomération de Nice... Tout était à disposition à portée de Villeneuve-Loubet. Et dire qu'il se trouvait quelques vieux grincheux pour se plaindre du bruit des cloches !

Il était temps de faire le point. Une bonne habitude que lui avait enseignée son père et qui permettait à la fois de faire baisser son stress et de reprendre le contrôle de la situation. Il doutait que son père soit parti pour une simple visite chez un ami, car après la lettre qu'il lui avait écrite, il lui aurait au minimum laissé un message. On avait donc forcé son père à quitter la maison. Et en emportant des appareils de mesure.

Marco était un étudiant en informatique. Pas un esprit fantaisiste prompt à imaginer quelque scénario rocambolesque. Il doutait donc que son père soit mêlé à un quelconque trafic. Il ne pouvait pas non plus avoir eu un malaise et se trouver dans un centre de soins

quelconque, car on aurait immédiatement prévenu la famille ou à défaut les autorités.

Restaient deux hypothèses : soit il lui était arrivé un malaise ou un accident dans un endroit désert ; soit son père était séquestré quelque part et ne pouvait donner signe de vie. Et vu le contenu de la lettre, mentionnant un secret trop longtemps gardé, il penchait pour la seconde hypothèse. Mais il était tard et il ne pouvait pas faire grand-chose, sans véhicule pour quitter le village. Le plus sage était encore de laisser passer une bonne nuit de sommeil. Résigné, Marco se fit rapidement quelque chose à manger. Il y avait bien un téléviseur, mais le jeune homme n'avait pas envie de passer le reste de la soirée le nez collé devant un écran débitant des bêtises.

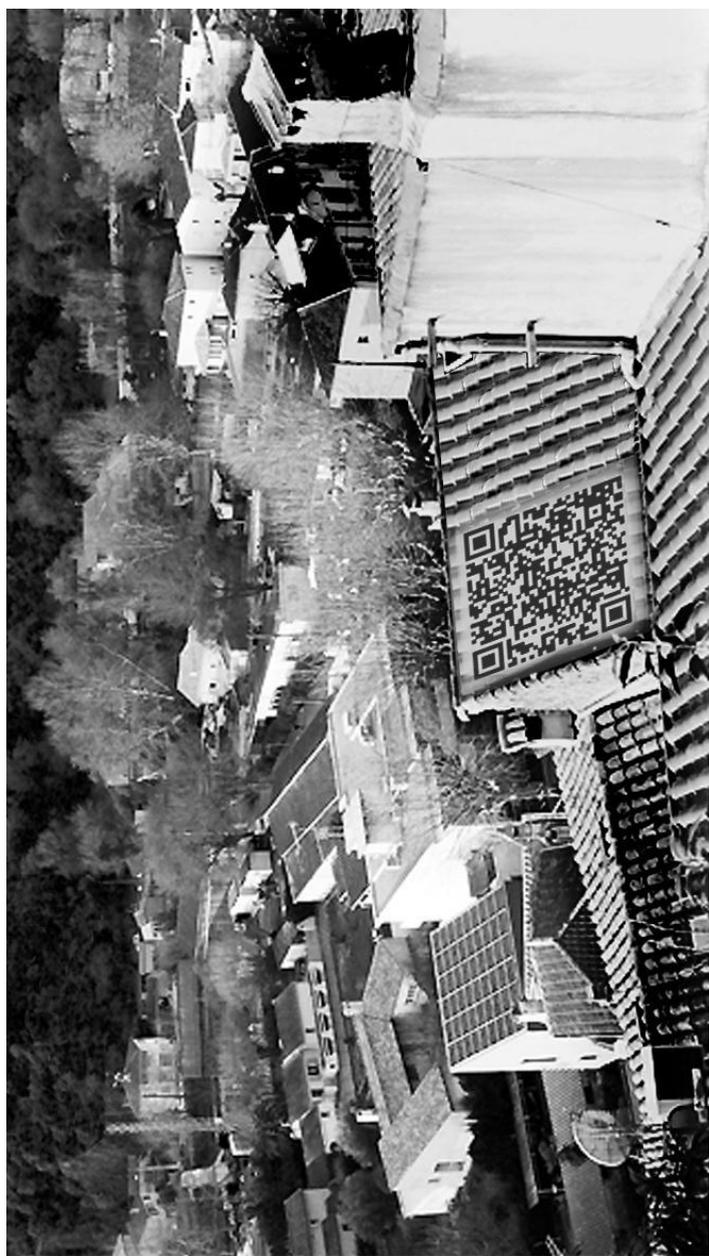
Restait la possibilité de tuer l'ennui avec un bon livre. Ils ne manquaient pas, impeccablement alignés dans une large bibliothèque. Tout en grignotant ce qu'il avait pu trouver dans l'antique réfrigérateur, il laissa son regard passer sur les photos accrochées au-dessus du bureau. Un grand nombre étaient des clichés montrant Marco en compagnie d'autres membres de la famille : Marco bébé, assis sur un canapé marron et tendant une baguette de pain à son papa, lequel le regardait avec un fier sourire ; Marco à vélo, le jour où on lui avait retiré la roulette arrière pour qu'il fasse ses premiers tours de roue comme un grand ; Marco en train de grimper sur un rocher, avec des copains en tenue d'escalade. C'était il y a très longtemps, à l'époque où ses parents étaient encore ensemble, apparemment heureux comme un couple normal. Puis d'autres photos, la plupart prises dans les alentours du village.

L'une d'elles, nettement plus grande que les autres, en noir et blanc contrairement à ses voisines, attira l'attention du jeune homme. Elle avait été prise depuis le parvis de l'église au sommet du village. On y distinguait une mosaïque de toits en tuiles provençales. Il ne comprit pas quel était l'intérêt esthétique de la photo et cela l'étonna. Pourquoi avoir imprimé une photo de ce genre ? Les toits de

Villeneuve-Loubet ne formaient rien d'exceptionnel. Et pourquoi avoir placé cette photo parmi des souvenirs de famille ?

En regardant de plus près, il comprit ce qui le choquait : L'une des toitures n'avait pas l'air naturel. Maintenant qu'il était concentré sur cet aspect du cliché, il parvint à distinguer un carré composé d'une mosaïque de carrés plus petits, à la place des tuiles d'une toiture. On aurait dit un tapis posé sur les toits.

Il poussa une exclamation : son père avait rajouté un QR-Code dans l'image. C'était assez flagrant, mais quelqu'un ne connaissant pas l'informatique n'aurait probablement pas fait attention. Poussant un juron, il prit son téléphone portable. Après avoir activé l'application adéquate, il approcha l'objectif photo pour le placer face au QR-Code et l'orienta par rapport au symbole, déplaçant son portable jusqu'à ce que l'image soit bien nette.



NDR : si vous n'arrivez pas à faire comme Marco, voici le QR code reproduit ci-dessous :



Une seconde après, le téléphone portable émit un bip et afficha l'adresse Internet associée à ce code. Son appareil se connecta à la page Web et fit apparaître des phrases. Il s'agissait d'une seconde lettre de son père. Elle lui répétait qu'il ne devait se fier à personne et lui demandait de participer à la fête de la Renaissance en allant voir Mathilde, la responsable des costumes, également amie d'enfance de Clotilde. La lettre parlait aussi d'une association appelée « *Les amis de François I^{er}* » dont les membres étaient constitués des habitants les plus anciens du village.

Au bas de la page, un lien web permettait d'aller à une autre page affichant une carte de Villeneuve-Loubet et de ses environs. Marco regarda le plan sommairement dessiné. Il comportait plusieurs marques numérotées à des positions précises. L'une d'elles était positionnée sur le château, une autre dans le village. Celle-ci était associée à une costumière : Mathilde. Plusieurs marques étaient situées en dehors du village. L'une était pour une boîte de nuit située sur la plage entre Villeneuve-Loubet et Antibes. Une boîte de salsa appelée « *La Noche* ». Une autre portait le titre « *La Glacière* ».

Visiblement, son père voulait lui faire suivre une piste qui l'avait mené à différents endroits du territoire de Villeneuve-Loubet.

Mais dans quel but ?

Les questions se bousculaient dans sa tête. Malgré l'heure tardive, il se connecta à Internet pour tenter d'en apprendre plus sur cette fameuse association. Il finit par tomber sur leur site web. L'association organisait chaque année la fête de la Renaissance qui prenait de plus en plus d'importance et commençait à attirer d'autres associations spécialisées dans les costumes, les armes, les coutumes, la musique ou la gastronomie de l'époque.

En lisant la présentation de l'association, il nota qu'il fallait résider depuis au moins quarante ans à Villeneuve pour en faire partie. Cela limitait sérieusement les candidatures. Il nota aussi que Clotilde et Mathilde en étaient toutes deux membres. Le lien avec la disparition de son père était ténu, mais comme il lui avait suggéré cette piste, il se résigna à la suivre. Marco consulta encore quelques pages web afin de glaner des informations sur le village puis, avisant l'heure, se résigna à aller dormir. La journée du lendemain risquait d'être bien remplie...

6. La costumière

Le lendemain matin, Marco prit son petit déjeuner puis chercha les coordonnées de la costumière sur Internet. Il trouva une certaine Mathilde Germonie qui habitait rue des Poilus et dont l'adresse correspondait bien à la maison décrite par son père. On était vendredi matin et les agents de la voirie achevaient de décorer les rues du village à l'ancienne, en préparation de la fête qui commencerait dans quelques heures.

La rue des Poilus était à quelques minutes à pied de la maison. Après avoir fait un peu de rangement dans la maison, il descendit la ruelle les mains dans les poches, passa devant l'ancien lavoir et s'amusa à placer ses pieds dans les petites marches taillées au centre de la voie, à l'endroit où la pente dépassait les dix pour cent. En hiver, lorsqu'il arrivait qu'un blanc manteau vienne recouvrir le village, ces marches devaient prendre toute leur utilité.

Il arriva devant la maison de la costumière. Un petit groupe de personnes attendaient en devisant tranquillement entre elles. Marco reconnut Clotilde qui portait un costume noir sous le bras. Elle lui sourit en le voyant arriver.

- Bonjour Marco, bien dormi ? lui lança-t-elle gaiement.

Les autres levèrent la tête et le saluèrent sobrement sans cesser de discuter. Mais c'était sans compter sur Clotilde qui avait décidé de faire les présentations. Elle se tourna vers un grand personnage au visage buriné et aux cheveux blancs taillés en brosse. Il portait une chemise blanche aux manches très bouffantes, recouverte d'un gilet d'épais velours rouge orné de bandes verticales brodées d'or. Son costume était complété d'un pantalon de velours noir assez moulant dont les jambes disparaissaient dans des bottines pointues de cuir noir. Avec son béret lui aussi en velours rouge grenat, il avait fière allure. Clotilde le présenta à Marco.

- Marco, je te présente monsieur Guillaume Mormoiron, le maire de Villeneuve-Loubet qui joue le rôle de Claude de Savoie, comte de Tende, dans la fête costumée. Guillaume, voici le fils de Geoffroy di Ventile, dont je t'ai parlé ce matin.

Un peu intimidé, il serra la main du maire. Au lieu de la relâcher sitôt la poignée de main échangée, celui-ci la serra fermement et planta ses yeux bleus dans ceux de Marco.

- Je vous souhaite la bienvenue à Villeneuve-Loubet, jeune homme. Votre père est très estimé ici et j'espère que nous aurons rapidement de ses nouvelles. N'hésitez pas à demander mon aide si nécessaire. L'officier de police a pu trouver quelques indices hier soir ?
- Pas grand-chose à vrai dire, monsieur le maire. C'est un vrai mystère, répondit Marco, étonné que le maire soit au courant de la visite du policier.
- Je connais personnellement Horace. Il a souvent réussi à dénouer les énigmes les plus complexes. Parfois avec l'aide de précieuses auxiliaires !

Tout le monde s'esclaffa à cette boutade, sauf Clotilde qui semblait vouloir faire taire le maire. Mais le notable semblait d'excellente humeur et pressé de faire comprendre à Marco tout le sel de sa plaisanterie.

- Horace est le frère de ma voisine, expliqua-t-il en désignant du doigt Clotilde qui ne savait plus où se mettre. Et cette sacrée Clotilde est au courant du moindre potin du village, n'est-ce pas ma chère ?

Marco la fusilla du regard. Elle s'était bien gardée de lui donner cette précision hier soir... Pas de doute, les liens semblaient étroits entre les différents villageois. Il allait devoir en tenir compte. Il décida de

jouer le sot pour obtenir un peu plus d'informations auprès du maire.
« *Faire l'âne pour avoir du son* », comme disait son père.

- Et votre épouse est aussi originaire de Villeneuve-Loubet ?
- Eh oui. Elle s'occupe activement de la fête. Elle joue le rôle de Marie de Chabannes de la Palice, l'épouse de Claude de Savoie. Vous savez, Villeneuve-Loubet est une grande famille... Qui sait se serrer les coudes.

En pleine forme, le maire se tourna vers un petit homme en costume et cravate gris dont la chemise noire portait le petit rectangle blanc caractéristique des hommes d'Eglise.

- Je vous présente Pierre Manteux, le curé de notre église. Durant la fête, notre curé monte en grade et devient Antoine Lascaris de Tende, un prélat franco-italien, neveu de l'évêque de Riez.

Le curé serra distraitement la main à Marco tout en évitant de croiser son regard. Il n'était visiblement pas à son aise, mais le maire avait déjà repris ses explications.

- Et voici Enguerrand, dit-il en désignant son voisin de droite.

L'homme, de stature athlétique, la taille mince et les épaules larges salua Marco de la tête tandis que le maire le présentait.

- Enguerrand est le président de notre association « les Amis de François 1^{er} ». Clotilde vous en a parlé ?
- Pas encore, sourit Marco.
- Eh bien, Enguerrand est également le frère de Mathilde, notre costumière qui se fait attendre et qui nous fait poireauter au pied de sa maison depuis une bonne trentaine de minutes... Vous voyez ? Quand je vous disais que Villeneuve-Loubet était une grande famille !

Clotilde recula d'un pas pour mieux regarder par la fenêtre ouverte du premier étage. La maison de Mathilde était une de ces petites maisons de village étroites et toutes en pierres anciennes qui bordait comme ses voisines les flancs très pentus de la rue des Poilus. Il devait être difficile de conserver une vie privée entre ces bâtisses collées les unes aux autres, pensa Marco avec amusement.

- Mathilde ! Oh, Mathilde ? Tu es là ? cria-t-elle avec force, sans se soucier de déranger des voisins.
- C'est bizarre, nota Marco. On entend de la musique qui sort par cette fenêtre... Il doit il y avoir quelqu'un...

Clotilde se remit à crier, mais en patois cette fois. Aussitôt, une grosse dame apparut sur le balcon de la maison d'en face, située un peu en contrebas dans la rue. Sans se soucier des convenances, elle appela à son tour Mathilde. En vain. Puis elle se pencha à sa balustrade et entreprit de discuter en patois avec Clotilde qui lui répondit dans la même langue.

Elles finirent par cesser de jacasser et tout le monde fit silence, guettant une improbable réaction de la silencieuse Mathilde.

- Si vous voulez, je peux l'appeler ? fit soudain remarquer Marco qui se rappelait avoir noté son numéro de mobile avant de venir la rencontrer.

Personne ne semblant avoir entendu sa proposition, il composa le numéro de téléphone de la costumière. Quelques secondes plus tard, tous entendirent une sonnerie au-dessus d'eux.

- Tiens, c'est bizarre, nota Marco. Elle serait sortie sans son portable ?

Le maire, le curé, Clotilde et Enguerrand se regardèrent, l'air inquiet. Ils échangèrent quelques mots en patois, sans se préoccuper de Marco.

- Je peux entrer par la terrasse ? proposa soudain le jeune homme qui dépassait d'une bonne tête tous ses voisins.

Le maire le foudroya du regard. Marco désignait le balcon de Mathilde qui était presque à portée de sa main. Habitué à pratiquer l'escalade en salle à Paris, Marco se sentait parfaitement capable de monter jusqu'au balcon pour se hisser à l'intérieur. Mais le maire ne l'entendait pas de cette oreille.

- Il vaut mieux attendre un peu, jeune homme. Rien ne dit que Mathilde soit chez elle. Cela m'arrive aussi d'oublier mon portable chez moi.
- Vous m'avez dit que vous étiez en train de l'attendre depuis une demi-heure, n'est-ce pas ? demanda Marco en regardant Clotilde.

Clotilde regarda le maire. Le maire regarda le curé. Tout le monde se regarda sans savoir quoi répondre. Finalement, le maire se décida à prendre la parole.

- En effet. Pourquoi cette question ?
- Parce que j'ai appelé la costumière sur son portable voilà une dizaine de minutes, juste avant de venir vous retrouver. Elle était chez elle...
- Ah, évidemment... Cela change tout... concéda le maire, visiblement embarrassé.

Marco s'approcha d'autorité de la porte d'entrée et tenta d'ouvrir. Pas moyen. La porte était fermée à clé. Il sonna à la porte et attendit. Pas de réaction. Il mit alors quelques coups dans la porte. Toujours pas de réaction. Et pourtant, on entendait toujours de la musique sortir par la fenêtre. Un air médiéval, gai et entraînant.

Soudain, alors que tout le monde avait la tête levée, une fumée noire se mit à sortir de la pièce, accompagnée d'une horrible odeur. On

aurait dit que quelqu'un faisait brûler des plumes de poulet. De seconde en seconde, la fumée se faisait plus intense.

- Il faut appeler les pompiers, décida alors le maire en s'écartant de la maison, le téléphone portable dégainé.

Il y avait quelque chose de bizarre dans cet anachronisme : un maire en tenue Renaissance avec un téléphone portable à la main. Instinctivement, les autres s'étaient rapprochés de lui. Personne ne fit attention à Marco qui, n'écoulant que son instinct, venait de sauter pour attraper le bas de la terrasse. Il se balançait sur le côté, envoyant son pied droit crocheter dans le fer forgé qui protégeait le rebord du balcon. Il fit un rapide rétablissement et parvint à se hisser sur la terrasse. La fumée noire devenait toujours plus épaisse. Il disparut aux yeux du petit groupe resté dans la rue.

- Jeune homme, revenez ! Vous n'avez pas le droit d'entrer, il faut attendre les pompiers ! cria le maire.
- Marco ! Le maire te dit de revenir ! cria à son tour Clotilde.

Mais il ne les écoutait plus. Le spectacle qu'il avait sous les yeux aurait épouventé n'importe qui. Il lui fallut près d'une minute pour réaliser que ce qu'il y avait devant lui était bien un être humain.

Un être humain qui achevait de se consumer. Dans les premières secondes, il n'avait d'abord vu qu'un tas de vêtements en train de fumer. Des lambeaux de soie et de velours noirs qui avaient encore vaguement la forme d'une veste, entourant un gros tas de cendres de près d'un mètre de haut. Plus loin au sol, on distinguait ce qui avait été une manche. A l'intérieur du tissu brûlé, un tas de cendres grises formait un long cylindre fumant qui se terminait affreusement par le squelette d'une main.

Entre les osselets blancs du pouce et le majeur, un grand téléphone portable noir continuait à sonner. C'était le téléphone que Marco venait d'appeler. Un modèle dernier cri à écran tactile. Il manquait quelque chose à ce macabre tableau. Il finit par trouver quoi en

suisant du regard la direction donnée par l'index du squelette, juste avant qu'il ne soit lui aussi réduit en poussière.

Elle avait eu le temps de rouler sous la table du salon. Elle fumait encore, pleine de cheveux grillés, les orbites vides et la mâchoire grimaçante. Elle : la tête de la costumière.

Il mit sa main devant sa bouche, retenant un spasme. Il se précipita pour sortir de la pièce, les yeux agressés par cette fumée à l'odeur horrible qui s'échappait du cadavre. Il arriva à tâtons dans la cuisine et vomit un bon coup. Lorsqu'il se redressa, son pied heurta une petite bouteille tombée au sol. Une bouteille identique à celle que Clotilde lui avait montrée la veille sur le parking. Instinctivement, il la ramassa. Elle contenait encore un peu de liquide blanchâtre. Il la fourra dans sa poche au moment où retentissait la voix du maire au bas de l'escalier. Adossé à l'évier, il fit face à Clotilde et au maire qui venaient de débouler dans le salon, la main sur la bouche pour se protéger des émanations de fumée noire.

Clotilde poussa un hurlement en découvrant le cadavre. Puis elle se tourna vers Marco et l'attrapa par le bras. Elle l'entraîna avec une force insoupçonnée vers l'escalier qui menait au rez-de-chaussée. En passant devant la porte d'entrée, il constata avec étonnement qu'il y avait une clé engagée dans la serrure de la porte. Mais engagée du côté extérieur de la maison...

Il n'eut pas le temps de s'arrêter. Un pompier en tenue jaune et noire faillit le renverser, un extincteur à la main et son casque antifumée sur la tête. Marco se retrouva dehors, aussitôt pris en charge par un autre pompier. Quelques villageois s'étaient regroupés. Tous les balcons des maisons voisines étaient pleins de monde et chacun y allait de son petit commentaire.

Marco refusa le masque respiratoire qu'on lui tendait, accepta une serviette pour s'essuyer le visage et s'assit sur le rebord d'un escalier. Il ne resta pas tranquille plus de quelques secondes. Une main ferme

aux doigts boudinés venait de l'agripper par le bras. Il se tourna et tomba sur le regard inquisiteur d'Horace.

- Bonjour, mon vieux. On peut avoir une petite discussion, tous les deux ?
- Je lui avais dit de ne pas monter ! cria soudain le maire en se précipitant sur eux, l'air très énervé.
- C'est bon, Claude, je m'en occupe, intervint le policier en levant la main pour calmer le maire.

Le maire s'arrêta devant Horace, tout en continuant à regarder Marco d'un air furibard. Puis il se tourna vers le policier et se mit à lui parler en patois provençal. Horace répliqua dans la même langue, sous les yeux étonnés de Marco qui se demanda pourquoi le policier l'avait appelé « Claude ». Enfin, le maire accepta de s'éloigner.

- Désolé, mon vieux, mais il tient à ce que je vous emmène au poste.
- Quoi ? Mais je n'ai rien fait de mal, protesta Marco.
- Il aime bien qu'on lui obéisse. Et vous avez fait la sourde oreille quand il vous a demandé de ne pas entrer dans la maison...
- Je devais tenter de sauver la costumière !
- Sans savoir si elle était chez elle ? Vouais... Et de plus, j'ai des tas de questions à vous poser. Alors ? Vous voulez bien me suivre sans faire d'histoires ?

Horace le tint fermement par le bras pour lui faire passer le cordon de police. Ils descendirent la rue des Poilus et prirent la petite rue du Lieutenant Layet qui menait directement au poste de police municipal situé à quelques centaines de mètres.

7. En garde à vue

Le poste de police de Villeneuve-Loubet était dans une petite maison posée au bord de l'avenue de la Libération, l'une des artères principales reliant Cagnes-sur-Mer à Villeneuve-Loubet. Il s'agissait d'un poste de police municipale, pas d'un commissariat de la police nationale. Il était quasi désert. Les faits-divers n'étaient pas légion dans ce village tranquille. Nul doute que cette horrible mort allait défrayer la chronique.

Horace poussa gentiment Marco dans un bureau et referma la porte derrière lui. Il lui désigna un siège et s'assit dans son fauteuil qui l'accueillit en gémissant.

- Bon alors, racontez-moi. Et n'oubliez pas que le moindre détail a son importance, commença Horace en sortant son carnet de notes.

Marco soupira et fit un effort pour se concentrer. Il ne parvenait pas à chasser de son esprit cette horrible image du cadavre en train de fumer. Horace l'écouta en silence, ponctuant chaque phrase d'un petit « Vouais » pas convaincu. Marco finit par se taire et le policier relut ses notes avec attention.

- Alors, voyons. Vous étiez venu pour parler avec la victime après avoir pris rendez-vous avec elle. C'est déjà curieux, cela, non ? Vous la connaissiez ?

Décontenancé, il ne sut pas quoi répondre. Il était persuadé que le policier allait surtout s'intéresser à tous les détails liés au cadavre. Et voilà qu'il se focalisait au contraire sur sa relation avec la costumière. Ce type avait décidément l'art de se méfier de tout. Marco sentit tous ses indicateurs d'alerte s'allumer en rouge dans sa tête. Il devait faire très attention à ce qu'il allait lui dire...

- Non, pas plus que ça... C'est Clotilde qui m'a parlé d'elle, mentit le jeune homme.
- A quelle occasion ?
- Je ne me souviens plus. Probablement hier soir.
- Soir ? Tiens, vous avez revu Clotilde hier soir ? Elle est venue chez vous ?

Marco ne voulait pas non plus lui parler de l'épisode des bouteilles sur le parking. Il chercha une explication plausible. Les yeux rivés sur les siens, un vague sourire aux lèvres, Horace attendait. Horace le crocodile, tapi au bord de la rivière et prêt à fondre sur sa proie à la moindre erreur. Il déglutit avec difficulté.

- J'aimerais avoir un peu d'eau, dit-il pour se donner le temps de réfléchir. A cause de cette horrible fumée... Vous voulez bien ?
- Parfaitement. Il y a une fontaine d'eau dans le couloir. Je vais aller nous chercher des verres, répondit le policier en se levant souplement.

Il sortit sans se presser. Marco comptait profiter de ce répit pour réfléchir à toute vitesse. Mais le policier revint tout à coup, surgissant tel un diable de sa boîte, deux verres d'eau dans les mains.

- Alors ? Qu'est-ce qui vous a poussé à téléphoner à notre malheureuse costumière ?
- Je ne sais plus très bien quand, mais Clotilde m'a raconté que mon père voulait participer à la fête de la Renaissance. Je me suis dit qu'elle aurait peut-être des informations.
- Vouais...

L'inspecteur resta silencieux une bonne minute, griffonnant des notes sur son calepin. Il fit quelques pas puis revint vers lui. Son regard s'était durci.

- Donc, si je comprends bien : votre père (qui soit dit en passant n'est pas du genre à rigoler), vous aurait dit vouloir se costumer pour la fête ?
- Non... J'ai dit que c'est Clotilde qui m'a rapporté cela.
- Ah oui, pardon... Clotilde... Mais vous n'êtes plus très sûr du moment où elle vous a dit cela... Je devrais peut-être lui demander à quel moment c'était ?
- Mais enfin ! Quel intérêt ont ces détails ? Je viens de voir un cadavre se mettre à brûler entièrement ! Ce n'est pas plus important ?
- Ah ! L'importance des choses... Vous connaissez la théorie du chaos ?

Interloqué, il haussa les épaules en regardant le policier.

- La théorie du chaos ?
- Oui. C'est un météorologue nommé Lorentz qui s'est rendu compte à la fin du XXe siècle qu'une simple erreur d'arrondi pouvait changer complètement ses prévisions météo. L'effet papillon, cela vous rappelle quelque chose ?
- Quel rapport avec ce qui vient de m'arriver ?
- Un simple battement d'aile d'un papillon d'un côté de la planète peut statistiquement entraîner des conséquences en cascade et provoquer un ouragan à l'autre bout de la Terre...
- Et alors ?
- Dit autrement : la moindre petite information mal présentée (ou délibérément déformée) peut modifier complètement tout le raisonnement d'un pauvre policier qui cherche à comprendre la vérité... Vous voyez déjà mieux où je veux en venir ?

- Vous m'accusez de vous avoir menti ?
- Non, surtout pas. Je ne voudrais pas que notre collaboration pour retrouver votre papa parte sur de mauvaises bases. Et je suis sûr que vous voulez coopérer avec moi pour le retrouver, n'est-ce pas ?
- Oui, bien sûr.
- Alors, Marco... Il faudrait vous montrer beaucoup plus... précis avec moi sinon, je n'y arriverai pas. Vous faites de l'informatique, je crois.
- Vous le savez très bien.
- Je ne suis pas spécialiste, mais en informatique, si vous modifiez un seul paramètre d'une équation, cela change tout le résultat, non ?

Marco ne répondit pas. Ce flic était un vrai Pit Bull. Mais il ne pouvait se résoudre à lui dire toute la vérité. Il poussa un soupir et chercha une nouvelle échappatoire.

- Disons que mon père m'avait déjà parlé de cette costumière lors d'une précédente visite. Je savais qu'elle le connaissait. J'essaie de faire ma petite enquête, moi aussi.
- Ah ! C'est mieux ! Je vous sens déjà un peu plus sincère. Même s'il me semble que je n'ai pas encore tous les détails. Mais on progresse. Continuez...
- Quand je suis arrivé, il y avait déjà plusieurs personnes qui attendaient devant chez elle.
- Mais auparavant, vous lui aviez téléphoné ?
- Oui. Je l'ai appelée après mon petit déjeuner. Elle m'a dit qu'elle avait beaucoup de travail à cause de la fête. Alors je lui ai demandé si je pouvais avoir un costume moi aussi pour participer.

- Un costume de quoi ?
- Quelle importance ?
- Je serai costumé moi aussi. Autant que nos costumes collent ensemble, car je vais devoir rester à vos côtés.
- Pardon ?
- Le maire m'a clairement ordonné de veiller sur vous.
- Pour me surveiller ?
- Pour vous protéger. Il ne veut pas que vous fassiez de nouvelles bêtises. C'est dangereux d'escalader le balcon d'une maison en feu. Vous auriez pu vous blesser.
- Ou ne pas voir ce qui se passait... Il n'a peut-être pas envie que sa fête soit gâchée ? Vous allez parler à la presse de ce qui vient d'arriver ?
- Ce n'est pas mon problème. Mon boulot à moi c'est d'analyser les faits. Pendant que nous discutons tranquillement, j'ai toute une équipe de la police criminelle qui prend des empreintes, récolte des échantillons... On fait notre boulot, ne vous inquiétez pas. D'ailleurs, en parlant d'empreinte...

Marco vit le flic ouvrir un tiroir et en sortir une boîte blanche contenant un rouleau d'étiquettes et un encreur spécial.

- Vous voulez prendre mes empreintes ? Comme pour un criminel ?
- Vous avez dû laisser des traces un peu partout. Il faut bien qu'on puisse les distinguer des autres. Votre pouce gauche...

Marco obtempéra de mauvaise grâce. Horace lui posa alternativement chaque doigt sur le produit contenu dans l'encreur

puis sur une étiquette de son rouleau. Il mit le tout dans un petit sachet de plastique et envoya les objets valdinguer dans son tiroir.

- Bien. Ça, c'est fait. Maintenant : revenons à votre petite histoire. J'adore qu'on me raconte des histoires...
- Je n'ai pas grand-chose de plus à vous dire, fit Marco en haussant les épaules. Quand je suis arrivé en haut, il y avait ce cadavre qui fumait. Il était déjà en cendres.
- Entièrement ?
- Oui... Je crois...
- Et vous avez su tout de suite qu'il s'agissait d'un cadavre ?
- Ben oui... On voyait encore une main qui dépassait des cendres.
- J'ai vu. Elle tenait un téléphone portable.
- Oui. Et il sonnait encore. C'est moi qui venais de la rappeler... C'est comme ça que j'ai su qu'il s'agissait du corps de la costumière.
- Bravo. Belle déduction...
- Déduction ?
- Il faut un certain sang froid pour réfléchir ainsi juste au moment où l'on voit un cadavre. C'est votre premier cadavre ?
- Mon premier cadavre ?
- Vous avez un « TOC » vous aussi...
- Un TOC ?
- Vous répétez toutes mes phrases... C'est la première fois que vous avez à faire face à un cadavre ?
- Oui.

- Alors, encore bravo. J'en connais qui auraient tourné de l'œil pour moins que ça. Donc, vous n'avez rien vu d'autre à côté du cadavre ?
- Non. Rien d'autre comme quoi ? Vous pensez à quelque chose en particulier ?
- Je ne sais pas, moi : un carnet, des ciseaux, une bouteille...

Marco resta silencieux. Il avait compris que le flic essayait une nouvelle fois de le coincer. Il était décidément très fort... En entendant l'énumération d'objets, il avait été instinctivement sur le point de répéter le mot « bouteille ». Ce qui aurait immédiatement mis la puce à l'oreille du policier. Marco sortit de son silence. Il ne fallait pas éveiller les soupçons de cet OPJ tatillon.

- Non. Je n'ai rien vu. Sinon, je vous l'aurais dit, bien sûr.
- Bien sûr...

Le téléphone du policier se mit soudain à sonner. Horace décrocha, écouta en silence quelques secondes puis indiqua à son interlocuteur qu'il allait arriver dans quelques minutes. Il raccrocha, énervé.

- Désolé, mon vieux. Mais je dois retourner sur les lieux du... de l'incident.
- Et moi ?
- Je ne peux pas encore vous laisser rentrer chez vous. Je dois discuter de cela avec le maire. Alors, je vais vous faire attendre dans une petite cellule à côté. Ne m'en veuillez pas.
- Vous voulez m'enfermer ? s'offusqua le jeune homme.
- C'est l'affaire de quelques minutes. Le temps de faire le point avec mon équipe. Pas d'inquiétude. Je vous libère dès que je reviens et vous serez seul dans la cellule. Pas de gêneur. Pas de témoin. Allez, venez avec moi.

Marco essaya bien de protester, arguant de son statut de témoin, voire de sauveteur. Mais le policier ne l'écoula que d'une oreille. Il l'accompagna jusqu'à une petite pièce vide qui ne comprenait en tout et pour tout qu'un banc vissé au sol.

Horace lui adressa un signe d'excuse, le poussa gentiment à l'intérieur, mais n'oublia pas de refermer la porte à clé dès qu'il fut sorti. Un dernier petit geste pour indiquer qu'il allait revenir très vite et il disparut, le laissant seul dans la cellule. La porte était grillagée, permettant tout de même le dialogue avec le planton de service, une jeune femme blonde en uniforme, chargée de traiter les appels téléphoniques arrivant au poste de police.

Il resta ainsi une bonne heure avant de voir arriver quelqu'un dans les locaux. Une motarde. Il la reconnut immédiatement. Même veste délicieusement arrondie aux bons endroits, même chevelure rousse. La jeune fille portait son casque intégral à la main. Elle irradiait de beauté. Ses magnifiques yeux verts glissèrent sur lui sans vraiment s'arrêter. Elle alla droit vers le planton.

Grâce à la grille restée ouverte, il put l'entendre demander si Horace était là. La policière de service lui dit qu'il allait bientôt revenir. Elle soupira, énervée et, sans même remercier, lui indiqua qu'elle allait l'attendre dehors.

Dès qu'elle fut ressortie, il se rapprocha de la grille et appela la policière.

- Belle nana, mais mal élevée, dit-il en désignant d'un coup de menton la porte par où était sortie la jolie rousse.
- Ouais. Gosse de riche. Top model pour une grosse agence.
- Une fille de notable, sans doute ?
- On voit que vous n'êtes pas du coin. Tout le monde la connaît, ici. C'est Roxane, la fille du marquis.

- Et sa tenue de moto, c'est pour la frime ?
- Elle fait partie d'un groupe de rock. Des bikers. Ils se réunissent souvent à la Noche, une boîte de nuit sur le bord de mer. On doit parfois intervenir pour les calmer...

Le téléphone sonna à cet instant, obligeant la femme à s'interrompre. Il retourna s'asseoir sur son banc. Il se mit à réfléchir. Toujours profiter des instants de calme pour faire le point...

Le jeune homme ferma les yeux pour mieux revivre chaque instant du drame auquel il venait d'assister. Il était sûr et certain que la porte de la costumière était fermée à clé. Il se revoyait essayer de l'ouvrir. D'un côté, puis de l'autre. En tirant. En poussant. Il avait tout essayé. La porte était vraiment fermée à clé à son arrivée. Alors, pourquoi avait-il retrouvé une clé dans la porte quand il était ressorti de la maison ? Et qui avait ouvert ? La clé était du côté extérieur. Autrement dit, c'était forcément un de ceux qui attendaient dehors qui l'avait mise dans la serrure.

Et dans ce cas, pourquoi cette personne ne l'avait-elle pas utilisée lorsqu'il avait voulu ouvrir ?

Il tourna la question dans sa tête plusieurs secondes, tant la conclusion lui paraissait grave. Mais il n'y en avait pas d'autres. On ne pouvait pas imaginer que, dans un instant si important et avec de la fumée qui sortait par la fenêtre, donc en situation de danger immédiat, quelqu'un ait pu oublier qu'il avait une clé de la maison dans la poche. Donc, ce quelqu'un avait délibérément omis de la sortir. De là à penser que ce quelqu'un ne voulait pas qu'on vienne aider la malheureuse qui brûlait à l'intérieur...

Il y avait le maire, Enguerrand, le curé et Clotilde. L'une de ces quatre personnes avait eu la clé...

Il commença à se demander laquelle d'entre elles pouvait être en sa possession. Puis il se rendit compte que son raisonnement était

incomplet. Une seule personne avait pu ouvrir. Oui, mais les autres l'avaient forcément vu l'utiliser. Donc, les autres étaient aussi au courant...

« *Villeneuve-Loubet est une grande famille. Qui sait se serrer les coudes.* » avait dit le maire. Tu m'étonnes ! pensa-t-il.

Donc, ils étaient tous d'accord pour ne pas entrer trop vite dans la maison. Quelque chose clochait encore dans ce raisonnement. Marco sentit qu'il pouvait le pousser un peu plus loin. Si ces quatre personnes attendaient depuis une demi-heure devant la maison, pourquoi celle qui avait la clé n'était pas tout simplement entrée sans attendre, en invitant les autres à la suivre ?

La réponse coulait de source : parce que ces personnes ne voulaient pas entrer. Elles attendaient délibérément dehors. Attendaient quoi ? Que la malheureuse ait fini de se consumer ? L'hypothèse devenait trop grave et il refusa d'y donner suite. Il valait mieux attendre qu'Horace revienne et tenter de lui tirer les vers du nez.

Il y avait peut-être une autre hypothèse, toute bête. Peut-être que la personne qui avait la clé ne voyait pas l'intérêt d'entrer dans la maison tant que la costumière n'y était pas et qu'elle préférait rester à discuter dehors avec ses amis. Mais dans ce cas, quand Marco avait fait sonner son portable, pourquoi n'avait-elle pas sorti la clé ?

Il restait un autre point à élucider : comment un être humain pouvait-il se consumer de cette manière aussi horrible ? Il n'avait senti aucune odeur d'essence ou d'autre produit du même type lorsqu'il était entré. Pire : les vêtements n'étaient que partiellement brûlés, alors qu'ils auraient dû se consumer nettement plus vite que de la chair humaine. Et ce crâne qui tombait en poussière ?

Marco s'allongea sur le banc, histoire de reprendre quelques forces. Il sentit alors dans sa poche la petite bouteille qu'il avait ramassée à la cuisine. Il l'avait complètement oubliée, celle-là. Il n'osa pas la sortir de son pantalon, car il avait repéré une demi-sphère noire qui

sortait du plafond au-dessus de l'entrée. Cela ressemblait fortement à une caméra de surveillance.

Il fallait absolument qu'il puisse faire analyser le produit contenu dans la bouteille. Pourquoi Mathilde avait-elle le même médicament que son amie Clotilde ? Une anomalie génétique commune à la famille ? Il avait l'intuition qu'il devait absolument en savoir plus sur ce flacon. Horace aurait certainement été furieux d'apprendre que Marco lui ait caché cela. C'était d'ailleurs étonnant qu'il n'ait pas songé à le fouiller en arrivant. Marco sentit soudain qu'il devait trouver un moyen de ne pas garder la petite bouteille sur lui. Toujours garder un coup d'avance sur l'adversaire, comme le disait souvent son père.

Mais comment faire ?

Impossible de le cacher dans la pièce : l'œil de Moscou surveillait les lieux... Il eut soudain une idée toute bête et appela la policière de service, prétextant une forte envie de vomir. La blonde n'hésita pas une seconde. Elle n'avait visiblement pas envie d'avoir à passer la serpillière.

Il se retrouva dans les toilettes du bureau de police en moins d'une minute. La policière de faction le laissa libre d'entrer. Après tout, Marco n'était ni détenu, ni suspect. Elle n'avait reçu aucune instruction particulière à son sujet. Il se dépêcha de sortir la bouteille de sa poche et la posa tout simplement derrière la chasse d'eau, bien à l'abri des regards. Puis il en profita pour se soulager, se lava les mains et sortit.

La policière était occupée à envoyer des SMS. Elle le ramena tranquillement en cellule. Quelques minutes plus tard, un grand flic entra. C'était un black qui aurait facilement pu intégrer une équipe de basket, vu sa taille, et qui n'avait vraiment pas l'air commode.

Une demi-heure plus tard, alors que Marco commençait sérieusement à perdre patience, l'inspecteur refit son apparition, l'air fatigué. Il

passa devant la cellule sans s'arrêter, occupé à répondre à un appel téléphonique sur son portable, puis se ravisa soudain et revint en arrière. Sans cesser de parler au téléphone, il ouvrit la porte et fit signe à Marco de le suivre dans son bureau.

Il se retrouva de nouveau assis dans le bureau de l'OPI et attendit patiemment que le policier ait terminé sa conversation. Il était question de discrétion, de la fête de la Renaissance qui avait coûté très cher, de la presse qu'il fallait museler... Marco devina que le flic devait être en train de discuter avec le maire.

- Vu avez entendu ? C'était le maire, lui confirma Horace après avoir raccroché. Il est furax.
- J'imagine qu'il a peur que cela nuise à sa petite fête ?
- Si vous saviez quel budget il a consacré à cet événement cette année, vous seriez inquiet vous aussi.
- Désolé, mais j'ai du mal à m'intéresser à cela... J'ai encore un cadavre qui brûle devant mes yeux...

Horace le regarda fixement quelques secondes puis hocha la tête en silence.

- Je comprends. J'en reviens et c'est vrai que ce n'était pas beau à voir. Pauvre femme...
- Dites-moi, vous aviez déjà vu ce phénomène ?
- Quel phénomène ? Un cadavre qui brûle ? Malheureusement, cela arrive parfois dans les accidents de la route. Et ils ne sont pas toujours morts quand on arrive !
- Non, je voulais dire : ce genre de combustion... On aurait dit qu'elle avait pris feu de l'intérieur. Sur elle-même... Il n'y avait pourtant rien de brûlé autour. C'est quand même bizarre, non ?

- Vouais... Je préfère attendre les résultats de l'autopsie avant de me faire des idées.
- Bien sûr, mais comment a-t-elle pu s'enflammer ? Il n'y avait aucune odeur d'essence ou d'alcool, pas de jerrican à côté d'elle, pas de rideau en feu, pas de cheminée... Cela ne ressemble à rien que je connaisse.
- Il y avait un appareil électrique. Et... ne le répétez pas, mais elle avait bu beaucoup d'alcool. Beaucoup trop...
- Ce n'est pas parce qu'on est imbibé d'alcool qu'on devient inflammable. Et ses os ? Ils n'étaient pas noircis par la chaleur, mais se décomposaient en poussière... C'est dingue, non ?
- Vous n'avez pas l'œil dans votre poche, mon garçon.
- Je ne risque pas d'oublier ce que j'ai vu !
- Cela tombe bien, parce que j'avais justement un problème à vous soumettre...
- Un problème ? C'est-à-dire ?
- Clotilde avait remis un flacon à Mathilde juste avant que vous n'arriviez, commença Horace.

Marco faillit sursauter. Clotilde mentait ! Elle n'avait pas pu faire cela, puisque la porte était fermée à clé quand il était arrivé. Et en plus elle avait prétendu que personne n'était à la maison ! Ou bien alors... Il sentit l'adrénaline faire bondir son cœur. Il n'y avait qu'une explication à cette affirmation : c'était Clotilde qui avait la clé de la maison ! Plausible : Mathilde était sa meilleure amie. Mais dans ce cas, pourquoi ne pas avoir proposé d'ouvrir la porte ?

- Et ce flacon n'était plus dans la maison quand la police est entrée... Clotilde me l'a certifié, reprit le policier.

Marco vit le regard soupçonneux que le flic lui adressait. Le crocodile se rapprochait de sa proie...

- Pourquoi me regardez-vous comme cela ? Vous pensez que c'est moi qui ai pris ce flacon ?
- Vousais...
- Mais je ne sais même pas de quoi vous voulez parler...

Horace contourna son bureau et vint se planter à quelques centimètres de Marco, se penchant en avant pour que ses yeux soient bien en face de ceux de sa proie.

- Tiens donc ! Vous avez déjà oublié votre petite rencontre avec ma sœur hier soir sur le parking ?

Il resta silencieux. Piégé. Horace hocha la tête et découvrit ses dents de carnassier. Puis il tendit la main en souriant paisiblement.

- Le flacon...
- Désolé, mais je ne l'ai pas.
- Où est-il ? Je vous ai ramené directement ici. Vous n'avez pas pu vous en débarrasser.
- Je n'ai aucun flacon, fit fermement Marco en s'efforçant de garder ses yeux fixés dans ceux du policier.
- Cela s'appelle de la rétention de preuve. Je peux vous faire arrêter pour cela...

Ils restèrent face à face de longues secondes, se défiant du regard, puis Horace s'assit lourdement sur la table de son bureau et appela le policier de service.

- Fouille-moi ce monsieur. La totale...

Il voulut protester, mais le grand black le souleva littéralement du sol. Retour dans la cellule.

Le noir lui demanda de se déshabiller. Entièrement. Marco soupira et s'exécuta. Lorsqu'Horace entra dans la cellule, il était nu comme un ver. L'OPJ prit un par un ses vêtements et les fouilla consciencieusement.

Quelques instants plus tard, il soupira, fit signe au planton que Marco pouvait se rhabiller puis sortit de la cellule. Juste avant de quitter la pièce, il se tourna vers Marco.

- Bien joué. Je ne sais pas comment vous avez fait, mais bravo.
- Je n'ai rien fait du tout. Je n'ai pas de flacon, point barre. Elle déraile complètement, cette pauvre Clotilde.
- Ce n'est pas faux non plus. Je vous laisse repartir chez vous. Mais ne vous éloignez pas sans me prévenir : le maire m'a chargé de vous protéger.
- Je n'ai pas besoin de chaperon ! Je suis un citoyen libre et j'ai des droits.
- Justement : vous avez droit à ma protection. Le maire s'inquiète beaucoup pour vous. Votre père était un bon ami et il tient par-dessus tout à ce que je vous aide.
- Merci, c'est trop aimable de votre part. La garde à vue, ensuite la fouille... Vous savez accueillir les gens, vous !
- Que voulez-vous, je suis un grand susceptible. Dès que je sens qu'on manque de sincérité avec moi, je deviens tatillon. Vous voilà prévenu !

Il se tut, préférant éviter la confrontation directe. Une fois rhabillé, il se tourna une dernière fois vers Horace et lui demanda :

- Encore merci de m'avoir fait poireauter aussi longtemps. Je vais enfin pouvoir aller pisser !

- C'est au fond à gauche, si vous voulez encore profiter de mon hospitalité.
- Trop aimable.

Prenant l'air le plus outragé possible, Marco fonça vers les toilettes, referma la porte sur lui en prenant soin de la claquer. Puis il attrapa le flacon qu'il avait caché, le rangea dans ses vêtements et tira la chasse le plus bruyamment possible.

Deux minutes après, il sortait des toilettes, de nouveau en claquant la porte et repassa devant le bureau d'Horace qui était déjà en train de prendre un nouvel appel téléphonique. Il n'était plus qu'à quelques mètres de la sortie, devant laquelle se tenait le grand black qui le regardait les bras croisés et le regard méchant.

- Marco ? fit la voix d'Horace.

Le jeune homme sentit son cœur rater un battement. Allait-il se faire prendre la main dans le sac ?

- Venez me voir, j'ai oublié de vous dire quelque chose.

Résigné, il retourna dans le bureau de l'OPJ. Il s'attendait à ce que l'inspecteur lui demande une nouvelle fois de vider ses poches, mais le gros policier se contenta de lui adresser son sourire le plus cordial et lui tendit une clé.

- C'est la moto de votre papa. Vous avez votre permis ?
- Oui, mais...
- Elle a été mise en fourrière parce que votre père l'avait laissé trop longtemps sur le parking de la mairie. Je me suis dit que cela pourrait vous servir pour circuler dans la région.

Marco hésita puis attrapa la clé.

- Trop aimable.

- De rien. C'est normal que je vous aide. Nous sommes bien associés dans la recherche de votre père, non ?

« Associé » n'était pas le mot qui serait venu naturellement à l'esprit du jeune homme, mais il préféra ne pas envenimer la situation.

- Elle est à la fourrière de Villeneuve-Loubet, dans la zone commerciale. Mon collègue va vous accompagner.

Un peu étonné par tant de sollicitude, surtout après le traitement qu'il venait de subir, il suivit l'inspecteur vers la sortie. Horace donna ses instructions au grand flic noir qui sortit à contrecœur pour l'accompagner à la voiture de service.

Alors que Marco montait à bord, il vit Roxane qui fumait une cigarette sur le petit parking du commissariat, juchée sur sa moto. La jeune femme fonça droit sur Horace qui était resté sur le pas de la porte du poste de police et lui fit deux bises rapides sur les joues avant de pousser l'inspecteur à l'intérieur du commissariat.

Décidément, tout le monde connaissait tout le monde, à Villeneuve-Loubet, nota-t-il tandis que son conducteur reculait pour prendre l'avenue de la Libération.

8. Bagarre à la Noche

Quand Marco sortit de la fourrière, au guidon de la moto de son père, il avait fière allure. La Harley-Davidson était un modèle Fat-Boy spécial customisé, avec une couleur bleue métallisée du plus bel effet. Deux sacoches de cuir cloutées étaient attachées sous le siège arrière qui comportait un dossier orné d'une petite fleur de lys chromée. Marco était coiffé d'un casque Harley à visière droite dont la peinture était assortie à celle de la moto.

Domage qu'il n'ait pas eu le blouson de cuir de son père, un Perfecto noir tout ce qu'il y a de plus « vintage » orné du logo orange de la célèbre marque, car cela aurait très bien complété le personnage. Il tourna doucement la poignée des gaz après avoir rejoint la route du bord de mer et le moteur délivra sa puissance en émettant les pétarades caractéristiques de cette marque.

Le jeune motard dépassa sans difficulté la file des voitures qui se dirigeaient vers Antibes et vit dans ses rétroviseurs en forme de croix de Malte les immeubles de la marina de Villeneuve-Loubet devenir de plus en plus petits. On était mercredi à l'heure du déjeuner et il n'y avait pas beaucoup de circulation. Il se fit plaisir et accéléra. Heureusement qu'il tenait fermement le guidon parce que la moto le repoussa violemment en arrière, manquant le désarçonner. Quel couple !

Sur sa gauche, la Méditerranée déroulait paisiblement de courtes vagues sur les cailloux de la longue plage. Loin devant, le Fort Carré d'Antibes dressait ses hautes murailles de pierre au-dessus de plusieurs yachts de milliardaires. Pas un nuage dans le ciel. Quelques jolis corps dénudés sous des parasols... Difficile de croire dans ce paysage de carte postale que des événements si tragiques aient pu avoir lieu le matin même.

Il relâcha l'accélérateur et la Harley ralentit docilement. Il arrivait en vue d'une intersection. La boîte de nuit se trouvait sur le bord de mer juste après les feux tricolores. C'était là que se réunissait la petite bande de bikers dont faisait partie Roxane, d'après ce que lui avait expliqué la policière de faction. C'était dans le même coin que la fourrière de Villeneuve, alors pourquoi ne pas aller y faire un petit tour ? C'était elle qui avait fourni le médicament à Clotilde et Marco avait quelques questions à lui poser, fille de marquis ou pas.

Il rétrograda et entra dans le parking de la boîte de nuit en faisant grogner son moteur. Plusieurs motos étaient garées près de l'entrée. Il reconnut celle sur laquelle était juchée Roxane au commissariat. Bingo !

Il se gara à proximité du groupe de motos, descendit en souplesse de sa Fat Boy et attacha son casque avec la chaîne de l'antivol. A cette heure-ci, la boîte était quasiment déserte. On entendait pourtant des riffs de guitare. Quelqu'un s'entraînait.

La boîte comportait un restaurant. On était à l'heure du repas. Un couple de touristes déjeunait en terrasse, plus occupé à se peloter sous la table qu'à vider leurs assiettes. Un barman essuyait sans conviction les dizaines de verres qui seraient utilisés pour les cocktails du soir. En voyant arriver Marco, il le salua sans amabilité aucune. Le jeune homme lui indiqua son intention de déjeuner. Le type désigna les tables d'un geste du menton, visiblement peu décidé à abandonner sa tâche.

Marco remercia poliment et se dirigea d'un pas nonchalant vers une table proche de la scène. Plusieurs types étaient en train d'installer du matériel. Un guitariste en tenue de motard, la clope au bec, faisait quelques gammes pour régler une superbe Ibanez bleue électrique au manche incrusté de nacre. Pas de Roxane à l'horizon. Elle était peut-être dans la partie casino de la boîte de nuit...

La carte n'était pas très originale, mais il devait jouer les touristes. Il fit semblant de s'y intéresser, laissant ses yeux détailler les alentours. Il finit par repérer Roxane. Elle était en pleine discussion avec un grand costaud dont le tee-shirt noir semblait prêt à éclater sous la pression des muscles. Encore un qui abusait des stéroïdes, songea-t-il tout en dévisageant la jeune femme rousse.

Elle était vraiment sublime : longues cuisses moulées dans un jeans délavé, petit ventre doré à souhait au milieu duquel une pierre renvoyait les reflets du soleil. Il se demanda s'il s'agissait d'un vrai diamant et laissa son regard remonter vers les deux globes volumineux qui tendaient son corsage de coton blanc, faisant entrevoir un décolleté qui aurait affolé n'importe quel mâle.

Elle dut se sentir observée, car elle tourna son regard vert en direction de Marco qui ne baissa pas les yeux, décidé à attirer son attention. Cette fois encore, elle fit comme s'il était transparent. Mais son regard s'était attardé une petite seconde de trop. Elle l'avait reconnu.

Il finit par regarder de nouveau la carte du restaurant et lentement, délibérément, sortit le flacon blanc de sa poche. Puis il releva les yeux. Cette fois, c'est Roxane qui détourna le regard, après avoir manifesté sa surprise. Elle sembla hésiter un instant, continuant à écouter ce que lui disait le grand malabar. Puis elle lui coupa la parole d'un geste de la main et pivota sur les talons de ses bottes de cuir pour se diriger droit vers lui.

Arrivée à hauteur de sa table, elle s'assit sans un mot, prit le flacon en main pour en vérifier le contenu, puis le reposa devant lui en le regardant droit dans les yeux.

- Où l'as-tu trouvé ?
- Chez Mathilde, la costumière. Celle qui est morte.
- Horace est au courant ?

Il ne répondit pas. Roxane sourit légèrement et reprit :

- Je vois. C'est toi, le fils de Geoffroy ?
- Oui. Je m'appelle Marco. Et toi, Roxane, je crois. Tu es vraiment la fille d'un marquis ?
- Qu'est-ce que cela peut te faire ? répliqua Roxane d'un ton cassant tout en haussant ses jolies épaules.
- Rien. C'est juste histoire de dire. Ils sortent d'où ces flacons ? Tu bosses pour un labo ?
- J'ai une tête à bosser pour un labo ? fit-elle avec un petit sourire amusé.
- Ce serait dommage. Plutôt une tête à faire du cinéma ou à défiler pour des marques...

Elle éclata d'un joli rire cristallin, rejetant ses longs cheveux roux en arrière.

- Tu ne m'as pas montré ce flacon que pour me draguer, je suppose ?
- Non. Je cherche mon père.
- Quel rapport avec moi ?
- Je crois que ce qu'il y a dans ce flacon pourrait m'apprendre pas mal de choses.
- C'est un médicament contre l'arthrose. Clotilde te l'a déjà expliqué, non ?
- Décidément, tout se sait très vite, à Villeneuve-Loubet...

Elle se tut un instant, car le guitariste faisait gémir son Ibanez et le bruit commençait à gêner leur conversation.

- Hugo ! cria Roxane en se tournant vers la scène. Moins fort, tu nous les casses ! continua la jeune femme.

Immédiatement, le guitariste diminua le volume sonore de son instrument et reprit ses gammes.

- Elle n'est pas tout à fait accordée... fit Marco en regardant en direction du guitariste.

Roxane le regarda avec surprise.

- Tu t'y connais en guitare ?
- Un peu... J'ai une JS2400...
- Wow ! La guitare de Satriani ? Et tu en joues depuis combien de temps ?
- Cela fait presque cinq ans, maintenant. J'avais monté un petit groupe de rock à Paris, mais avec les études, j'ai dû provisoirement arrêter.
- Tiens donc. Viens avec moi, je vais te présenter Andy. Tu vas pouvoir lui dire qu'il n'a aucune oreille !

Il remit le flacon dans sa poche et suivit la jeune femme, essayant de ne pas baisser les yeux sur ses jolies fesses rebondies qui ondulaient au rythme de sa marche. Il avait réussi la première partie de son plan : la prise de contact. Le gros costaud le regarda arriver d'un air peu commode, mais sur un simple geste de Roxane, il le laissa quitter la zone du restaurant pour entrer dans celle réservée aux artistes. Elle bondit sagement sur la scène et fit signe au guitariste d'arrêter de jouer.

- Andy, voici Marco. Il paraît que ta guitare n'est pas tout à fait accordée.
- Sans blague ! fit Andy, l'air soudain vexé.

Il se redressa pour toiser Marco. Mais celui-ci le dépassait d'une bonne tête, ce qui sembla calmer un peu le guitariste.

- C'est juste une impression, bien sûr. Peut-être que c'est dû à la sono... temporisa Marco en le saluant d'un petit geste de la main.
- Eh bien, je te laisse faire, répliqua Andy en lui tendant sa guitare.
- Ah, c'est une JS100, je la connais, fit Marco en tournant l'instrument dans tous les sens. Je l'ai utilisée dans un concert il y a quelques années. Elle est sympa, mais le Floyd est un peu faible, et à cause de cela elle est vite désaccordée.

Andy regarda Roxane, un peu étonné.

- Le « Floyd » ? C'est quoi ? demanda Roxane, intriguée.
- C'est le vibrato, expliqua Andy en montrant à Roxane le petit manche métallique situé au bas des cordes de la guitare.

Marco s'empara de la guitare et se mit à enchaîner des gammes à toute vitesse. Il s'arrêta une ou deux fois pour ajuster le son des cordes, puis commença à jouer un air de rock de sa composition.

Pour écouter ce morceau de guitare en live sur votre terminal, scannez le code suivant :



Roxane et Andy restèrent parfaitement immobiles durant tout le morceau. Scotchés. Deux autres types habillés en bikers sortirent des loges des artistes et s'installèrent derrière leurs instruments pour

accompagner Marco, visiblement contents de pouvoir jouer avec lui. Marco termina par un solo hallucinant, faisant virevolter ses doigts sur toute la longueur du manche, puis s'arrêta net. Un silence impressionnant tomba sur la scène. Les nouveaux arrivants se mirent à applaudir et à siffler la performance.

L'air modeste, Marco rendit la guitare à son propriétaire.

- Je crois qu'elle est bien réglée, maintenant. En tous cas, elle a un son vraiment sympa.
- Sûr ! Avec un mec qui en joue comme cela ! Putain, depuis combien de temps tu as dit que tu grattais ?
- Il a dit cinq ans, répondit Roxane. Si c'est vrai, c'est carrément impressionnant...
- Merci, c'est gentil. Je ne voulais pas me la jouer...
- Non, attends, tu rigoles ! Tu as un super niveau. Tu pourrais sans problème jouer avec nous, mon gars, fit un des nouveaux arrivants, un grand type longiligne avec des cheveux ondulés descendant jusqu'aux épaules.
- Je te présente Romain, notre batteur. Mais on l'appelle plutôt « Shaker », fit Roxane.
- « Shaker » ? s'étonna Marco.
- Ouais, c'est rapport aux robots batteurs mixeurs... Parait que je peux battre plus vite qu'eux, tu piges ? fit le grand type en remuant à toute vitesse ses baguettes.

Marco lui serra la main. Il sentait posé sur le lui le regard pas vraiment aimable de l'autre motard : un grand blond aux yeux bleus acier, beau gosse et costaud, qui vint passer son bras à la taille de Roxane d'un geste sans équivoque de propriétaire.

- Et lui, c'est mon mec, fit Roxane en effectuant un gracieux mouvement de hanche pour éviter de se prendre une main

aux fesses. Je te présente Jerry. Il vient des States. Et c'est notre guitariste solo.

- Yes... Et donc il n'y a pas besoin d'un autre guitariste. « Understand », Shaker ?

Le ton était clairement menaçant et le grand maigre baissa la tête sans répondre. Jerry regarda un par un les membres de sa bande, une dizaine de types vêtus de cuir à l'air patibulaire, se rapprochant d'eux pour bien montrer qui était le chef, puis se retourna vers Roxane, tournant délibérément le dos à Marco.

- On a la « répète » à faire... Tu as mangé, j'espère ?
- Calmos, Jerry. Je viens d'arriver. Il y a eu du grabuge ce matin à Villeneuve. Cela m'a mis en retard.
- Alors, dépêche-toi d'aller bouffer. Et vire-moi ce génie de la gratte. Il n'a rien à foutre dans nos pattes. Pigé ?
- Ça va. Pas la peine de me prendre la tête, s'énerva Roxane en lui tournant le dos.

Elle s'avança vers Marco et le prit délibérément par la taille.

- Viens, Marco. On va aller grignoter un morceau, j'ai horreur qu'on me les gonfle.

Marco écarta les mains d'un geste voulant montrer son innocence à Jerry puis fit demi-tour lui aussi, embarqué de force par la jolie rousse. On ne décline pas une pareille invitation à déjeuner ! Ils retournèrent dans la zone restaurant et s'installèrent à une petite table proche du bord de mer. Roxanne fit signe au serveur qui se dirigea vers leur table sans se presser. Après avoir commandé deux hamburgers maison et des bières, Roxane laissa le silence s'installer entre eux. Il comprit et sortit de nouveau le flacon de sa poche.

Derrière eux, les membres du groupe installaient un à un leurs instruments de musique et se préparaient à les essayer.

- J'aimerais bien savoir ce qu'il y a dedans... commença Marco en l'approchant de ses yeux.

Roxane haussa les épaules et s'alluma une cigarette.

- C'est marqué dessus. Tu n'as qu'à lire...

Il la prit au mot et lut l'étiquette.

- « *Sulfate de glucosamine 5%, sulfate de chondroïtine 3%, acide hyaluronique 20%, huile d'avocat 20%, huile de jojoba 12%...* » Tiens, je croyais que l'acide hyaluronique était surtout injecté comme anti-âge pour les mémés ?
- Tu en sais plus que moi, fit Roxane, apparemment peu intéressée.

Elle lui tourna ostensiblement le dos pour regarder les musiciens qui testaient leurs instruments.

- Ce qui est curieux, c'est le dosage, continua Marco. Je vois marqué « *150 mg par jour* ». Vu la taille de ce flacon, il y a de quoi tenir des mois...

Roxane fit comme si elle n'avait pas entendu.

- Dans ce cas, pourquoi aller livrer une caisse entière à Clotilde ? Tu es son « dealer » attiré ?

En entendant ce mot, Roxane se retourna vers lui.

- Je ne « deale » rien du tout. Clotilde a été ma nourrice, figure-toi. Je lui rends service, c'est tout.
- Ta nourrice ? Tiens donc ! Elle venait s'occuper de toi au château ?
- Et pourquoi pas ? C'est une dame très gentille. Elle n'a pas eu de chance dans la vie et mon père a voulu s'occuper d'elle.

- C'est marrant. Depuis que je suis arrivé, j'ai vraiment le sentiment que tout le monde se connaît à Villeneuve. On a même l'impression parfois que vous faites tous partie d'une même famille... Et toi ? Tu as toujours habité à Villeneuve-Loubet ?
- Je ne vois pas en quoi cela te regarde.
- Désolé, si tu me trouves indiscret. J'essaie simplement de faire connaissance. Pour en revenir à Clotilde, j'ai quand même trouvé bizarre la façon qu'elle avait de te supplier, hier soir sur le parking. Maintenant que je sais que c'était ta nourrice, je trouve encore plus étrange que tu aies pu la mettre dans cet état... Ce n'est pas très sympa de ta part... Ou alors tu n'aimais pas ta nourrice...

Roxane se mordilla les lèvres, lui jeta un œil, puis écrasa sa cigarette et le regarda de nouveau, visiblement irritée.

- Elle devient complètement accro à ce médicament. Je voulais juste lui faire peur. Et puis, basta ! De quel droit me poses-tu toutes ces questions ? Tu te prends pour Horace ?
- J'essaie de comprendre ce qui se passe au village. J'ai l'impression que tout le monde fait en sorte de minimiser les événements. D'abord cela a été ce flic qui n'a pas voulu prendre ma plainte; après c'est Clotilde qui panique quand son médicament disparaît, mais qui me dit que ce n'est qu'un médicament comme les autres ; ensuite il y a tous ces gens qui se mettent à parler en patois dès que j'essaie d'en savoir un peu plus ; et pour finir, cette mort horrible de Mathilde que personne ne semble vouloir rendre publique. Je trouve que cela commence à faire un peu beaucoup, tu ne crois pas ?

Roxane haussa une nouvelle fois les épaules et parla plus fort pour couvrir le bruit que faisaient les musiciens, en train de tester la sono.

- Tu te fais un film... Il ne se passe rien à Villeneuve. Depuis toujours. C'est d'ailleurs bien ce qui est chiant avec ce village...
- Et si j'en parlais à la presse ? J'ai de bons copains journalistes. Je suis sûr qu'ils seraient heureux de venir faire un papier ici. Des cadavres qui brûlent au soleil, cela ferait de beaux titres...

Roxane le regarda de travers.

- Je ne te conseille pas de jouer à cela. Guillaume n'aimerait pas, mais alors pas du tout !
- « Guillaume » ? C'est qui, déjà ?
- Le maire ! Si tu lui gâches sa fête de la Renaissance, tu es un homme mort ! Et je n'exagère presque pas ! lui cria-t-elle.

Marco s'aperçut soudain que le mec de Roxane le regardait d'un air méchant. Il était en train de s'envoyer du whisky, buvant directement à la bouteille, sans cesser de lui adresser des regards noirs. Un jaloux...

- Et mon père ? Tu le vois souvent ?
- Ton père était un bon ami du mien. Ils se voyaient régulièrement, surtout pour parler de gemmologie.
- Merci de parler de lui au passé...
- Désolé, cela m'a échappé. Sincèrement, je ne sais pas ce qui a pu lui arriver. Lui qui n'aimait... qui n'aime pas voyager...
- Tu sais qui il a l'habitude de voir au village, à part ton père ?
- Non. Je le vois rarement. Une fois ou deux, je l'ai croisé à moto. Il a une belle Harley.
- Je sais, je suis venu avec...

Roxane le regarda soudain avec plus d'attention.

- La Fat Bob ? Elle est au parking ?
- Oui. Tu veux la voir ?
- Avec plaisir. Il l'avait super bien customisée. J'adore. Je voulais justement la lui racheter.

Elle se tut soudain, réalisant que sa phrase pouvait être interprétée comme une proposition d'achat. Le père ayant disparu, il n'avait plus besoin de sa moto, n'est-ce pas...

Elle jeta un regard gêné à Marco qui avait parfaitement compris lui aussi le sens possible de cette phrase, mais qui se garda bien de la relever. Ce n'était pas le moment de mettre de la gêne entre eux. Il avait presque réussi à briser entièrement la glace avec la miss et espérait que les confidences n'allaient pas tarder à venir.

Le serveur leur apporta enfin leurs assiettes et les bières. Il ne fallait vraiment pas être pressé, ici... Ils commencèrent à manger en silence. L'air de blues interprété par le groupe suffisait amplement à combler le silence entre eux. Marco reconnut « *Dimples* » de *John Lee Hooker*. Quand on est capable de jouer cela, on peut encore sauver son âme, songea-t-il... Mais il avait encore des questions à poser...

- Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi c'est toi qui apportes le médicament à Clotilde, reprit-il brusquement, jouant l'effet de surprise.

Roxane cessa instantanément de manger et le fixa, le regard froid.

- Eh bien non, je ne te l'ai pas dit. Ce n'est pas ton business.
- Donc, il y a bien un business... Parce que normalement, un médicament cela se fait livrer par un labo. Pas par une fille de marquis.
- Tu deviens chiant, mon petit Marco.

- Oui, mais c'est parce que tu ne m'aides pas beaucoup. Tu pourrais tout de même faire un effort. Essayer par exemple de me dire que tu as voulu lui rendre service en allant chercher un paquet à la pharmacie...
- Et pourquoi pas ?
- Oui, mais voilà. En plus d'être belle, tu es aussi intelligente. Tu sais très bien que cette excuse bidon ne marcherait pas avec moi. Quand on livre quelqu'un, on ne lui file pas rencard sur un parking de nuit, surtout si c'est quelqu'un qui boîte...
- Ma moto fait trop de bruit dans le village. Je ne voulais pas déranger.
- Une autre excuse bidon. Comme cette étiquette, fit Marco en montrant le flacon à Roxane. Je suis à peu près certain que ce qui est à l'intérieur ne correspond pas du tout au texte du flacon...
- Donne-moi ça !

Et Roxane, d'un geste vif, s'empara du flacon.

Marco se redressa brusquement, renversant la table et tout ce qui se trouvait dessus en voulant reprendre la bouteille à Roxane. La vaisselle tomba au sol dans un fracas qui couvrit le bruit de la musique. Cela fit sursauter Roxane qui baissa ses jolis yeux verts une fraction de seconde. Un laps de temps suffisant pour qu'il puisse lui arracher le flacon. Roxane se rua sur lui pour tenter de le récupérer. Mais il s'était mis hors de portée. En reprenant le flacon, il avait surtout voulu juger de l'importance que Roxane accordait à celui-ci. Sa réaction était on ne peut plus claire.

Les musiciens venaient de s'arrêter de jouer, voyant ce qui se passait au restaurant. Ce fut Jerry qui réagit le premier. Il hurla à ses copains de foncer sur Marco, croyant qu'il s'en prenait à sa nana. Il arriva

devant lui, le poing levé. Mauvaise idée. Marco attrapa son poing, tira en avant tout en pivotant pour se mettre dos à son assaillant, un genou à terre. Il attira le bras du musicien vers le sol. Une seconde, le type sembla plonger vers le sol. La seconde suivante, il s'envolait au-dessus des tables. « *Kokyu nage* ». Technique de projection en Aïkido. Simple et efficace.

Marco se releva et sembla glisser sur le sol tandis qu'il pivotait pour affronter deux autres bikers venus prêter main-forte à leur chef. La situation se compliquait. Le videur de la boîte de nuit fronça les sourcils en voyant qu'une bagarre éclatait sur son territoire. Ce n'était pas le moment, car le patron n'allait pas tarder à arriver. Il démarra, déplaçant lourdement ses cent vingt kilos de muscles, tel un brise-glaces écartant devant lui les tables, les chaises et tout ce qui osait se dresser sur sa route.

Marco évita la bouteille que voulait lui briser sur la tête un autre biker. Il tordit le bras qui tenait le projectile, faisant hurler de douleur son propriétaire. En rythme avec l'air de Van Halen qui sortait maintenant des enceintes de la sono, il envoya la paume de sa main écraser la face du premier attaquant dont le cri s'étouffa net. En même temps, il jeta la bouteille en direction du second assaillant qui, surpris, essaya de la rattraper au vol. Marco bondit, envoyant la pointe de sa chaussure droite frapper au creux du plexus du type qui alla s'écraser au sol, assommé net.

Le videur esquissa un sourire. Enfin un adversaire à sa hauteur. Il allait pouvoir s'amuser. Marco profita des quelques secondes de répit qu'il venait de gagner pour remettre le flacon dans la poche de sa veste. Il bondit sur la piste de danse, slaloma pour éviter le videur qui venait participer aux réjouissances.

FIN DE LA VERSION GRATUITE

Vous pouvez obtenir la version complète de ce livre en le commandant par exemple sur le site www.editions-la-pepiniere.com

Note de l'auteur :

Pour ceux qui seraient énervés de devoir payer pour lire la version complète de ce livre et qui vont estimer légitime d'aller en télécharger une version piratée pour ne pas avoir à payer, rappelez-vous que j'ai mis des mois à l'écrire, à l'améliorer, à le corriger pour qu'il ait une chance de vous plaire et que j'aimerais bien en retirer un peu de bénéfice.

Le but de cette version gratuite tronquée est simplement de vous permettre de tester ce livre et de vous laisser décider si cela vaut la peine pour vous d'en acquérir sa version complète.